

C 48
IN-456
BMS, S3, NH, P02

specimen

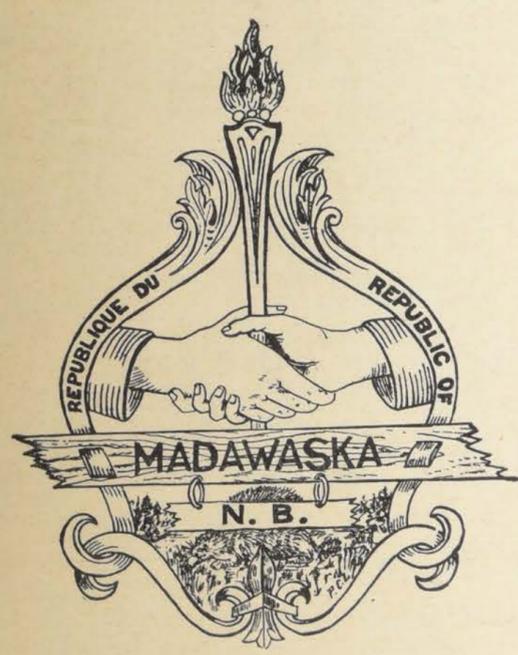
Bibliothèque

AU **MADOUESKAK**

**HISTOIRE DE LA
REGION DU MADAWASKA
SOUS FORME DE JOURNAUX
1750 - 1925**



**PAR LE
CLAN ROUTIER PAUL VI
COLLEGE ST-LOUIS
EDMUNDSTON, N.-B.**



Un des projets du Centenaire
de la Confédération Canadienne des
Scouts Catholiques du Canada - Diocèse d'Edmundston



SOUS LE SOLEIL MADOUESKAIEN

Un passé encombrant pour ceux qui l'on vécu; un présent surmonté par les joies et les misères quotidiennes, il y demeure un avenir rempli d'espérance aux vainqueurs, aux forts. Cet espoir, il est réservé pour ceux qui sont enfin décidés d'intégrer dans leur vie, un désir de bien faire intensément ce qui est entrepris. Dans son pays, dans son village, vivre à la légère, c'est faire fausse route, c'est oublier l'orientation nécessaire à toute vie.

Le Madoueskaien lui, possède ce désir de vivre profondément, car il a connu une existence heureuse par un travail ingrat. Tenter de le juger pour ce qu'il est vraiment, c'est déjà lui enlever de sa vraie valeur pour y substituer une opinion inadéquate. Vouloir l'apprécier en sa personne, c'est montrer un signe de vif intérêt et reconnaître son importance dans une vaste région qu'il a fait sienne par sa force acharnée. Ce qui nous reste à faire, c'est de vivre avec lui pour un moment, de l'accompagner dans la prodigieuse aventure qu'a été toute sa vie.

A travers ces quelques



pages qui vont suivre, essayons surtout de le comprendre, de le faire renaître parmi nous avec un esprit de fraternité, de simplicité. Voyons son courage et sa foi comme des outils façonnés à bâtir les nôtres, à nous rendre plus humbles parce qu'il nous a manifesté son désir de grandeur, de chasteté, et de victoire. Oui, il a gagné cette région

qu'est le madoueskak par sa tenacité, par sa sueur ruisselante et par sa force qui nous inspirent constamment. Il a bâti son domaine et défriché le sol pour nous offrir un champ cultivable, une espérance de vie. Il a nourri ses enfants par son labeur pour qu'à leur tour ils fassent naître les leurs, pour se voir mourir dans la joie de

reconnaître une prospérité grandissante.

Il a vécu, il a construit, il est mort pour que renaissent ses fils, son ambition et la gloire d'un territoire partagé. Ce partage, il est le nôtre, puisque nous en sommes ses héritiers, sa force, sa joie.

Le Madoueskaien de jadis a été profondément humain, car il a agi humainement pour obtenir une parcelle de terre sur laquelle on voit encore surgir sa volonté, ses aspirations. Ses désirs sont encore les nôtres, à savoir le progrès de notre région, de notre patrie, de nos espoirs. Sachons le faire renaître dans notre courage, car il en a été la source et le fondement. Soyons-lui reconnaissants; il nous a tout donné pour qu'un jour nous puissions lui remettre à double mesure ce dont il avait espéré. Vivons pleinement et fièrement notre vie de Madawaskayen, car elle est la nôtre, un présent fondé sur le passé et orienté vers l'avenir.

"O Madoueskak, mon PAYS, ma PEINE, ma JOIE, mon BONHEUR".

Rhéal Dumont
Directeur

AVANT LA FONDATION

Les sauvages furent sans contredit les premiers habitants du territoire du Madawaska. Ce sont eux qui renseignèrent Champlain en 1612 sur l'existence du grand Lac Témiscouata et de la rivière St-Jean.

Les deux premières seigneuries érigées au Madawaska eurent un grand rôle à jouer dans le trafic qui se faisait à partir du fleuve jusqu'à la Baie des Chaleurs. Ces deux seigneuries furent érigées par les Seigneurs de Madouesca et de Clignancourt.

Pendant la lutte qui s'engagea entre la France et l'Angleterre de 1755 à 1760,

la route de la rivière St-Jean et de la rivière du Madawaska furent la "Clef du Canada", permettant aux Français de détourner les points stratégiques de l'embouchure du St-Laurent. En 1756, l'on comptait deux postes français: celui de Grand-Sault et celui du Lac Témiscouata.

En 1759, l'on rencontra une bande de deux cents rapatriés qui séjournèrent quelques temps sur les platins de St-Basile. Mais ceci ne constitue point l'établissement définitif qui eut lieu 26 ans plus tard.

Les coureurs de bois et les messagers du roi furent ceux qui connurent le mieux

cette région. Le Gouverneur Haldimand de Québec et le Gouverneur Parr d'Halifax font l'éloge de ces héros qui ont accompli plusieurs missions importantes sur le territoire même, en ces termes: "Je suis fort heureux d'avoir, même à ce prix, des voyageurs aussi fidèles que hardis pour accepter des fonctions aussi périlleuses".

Il en ressort que la région du Madawaska fut connue dès les premières années de l'Acadie. Les Récollets furent donc les premiers Européens à visiter cette partie du fleuve Saint-Jean. Cependant le premier essai de colonisation par les Seigneurs du Madouesca, un siècle avant la fondation permanente, ne réussit point.

EDIT

Le Centenaire au Madawaska

En marge du Centenaire de la Confédération, des projets ont été soumis à tous les clans routiers du comté de Madawaska. Pour nous, routiers du Collège St-Louis, il nous a été proposé de rédiger en nos propres mots les principaux événements qui se sont déroulés sur notre territoire depuis 1750. Afin de nous procurer une documentation suffisante, nous avons dû nous déplacer à plusieurs reprises.

Il est difficile cependant de condenser en trois journaux l'histoire complète du Madawaska. Nous nous sommes donc contentés d'évoquer les événements importants depuis 1750 à 1925. Seul, le Révérend Thomas Albert a publié un volumineux manuel concernant notre histoire. Nous demandons aux lecteurs d'être indulgents s'ils ne trouvent pas dans ces pages tous les détails voulus.

Les principaux buts de la publication de ces journaux sont surtout d'informer la population du comté et de promouvoir en quelque sorte le sentiment patriotique. La lecture de certains faits historiques s'avère moins aride dans un journal que dans un volume. De plus, ces journaux sont à la portée de tous les gens et pendant leurs moments de détente, ils pourront lire ces articles avec un grand intérêt.

Nous désirons cependant remercier tous ceux qui ont fourni de la documentation à la rédaction de nos journaux.

Etienne ST-AMAND,
Ass-directeur

AU MADOUESKAK

Equipe: "Au Madoueskak"

Directeur Rhéal Dumont
Assist.-Directeur .. Etienne St-Amand
Rédacteur en chef ...Viateur Thibault
Rédacteurs-Assists .. Jean-Marie Lang
Ronald Ouellet
Mise en page ... Jean-Marie Cormier
Recherches Yves Carrier

QUELQUES DATES HISTORIQUES

- 1755 - Déportation des Acadiens.
- 1759 - Capitulation de Québec.
- 1763 - Traité de Paris mettant fin à la guerre Franco-Anglaise et cédant à l'Angleterre la maîtrise du Canada.
- 1777 - Les Malécites se rendent à Ecoupag en vue de rencontrer le colonel John Allen de Machias, Maine, pour négocier une alliance offensive contre l'Angleterre.
- 1783 - Indépendance des Etats-Unis. Quelques Loyalistes s'expatrient au Canada et deux ans plus tard, ils repoussent les Acadiens de Ste-Anne des Pays-Bas (aujourd'hui Frédéricton).
- 1785 - Arrivée des premiers colons au Madawaska (Saint-Basile et St-David).
- 1786 - Construction de la première chapelle recouverte d'écorce de bouleau.
- 1787 - Plus de vingt familles habitent le Madawaska. Une messe est célébrée par l'abbé Adrien Leclerc, curé de l'Isle-Verte.
- 1792 - Fondation de la première paroisse sous le vocable de Saint-Basile. Construction de la seconde chapelle, plus grande et plus solide.
- 1794 - Le Madawaska a son premier curé résident, le sulpicien François Ciquart.
- 1797 - La population Madawaskaienne connaît une année de grande disette.
- 1803 - Première confirmation au Madawaska par Mgr Denault en visite à Saint-Basile.
- 1808 - L'abbé Jean-Baptiste Kelly prend la direction spirituelle de la rivière St-Jean avec Saint-Basile pour résidence.
- 1812 - Visite de Mgr Plessis au Madawaska pendant une dépression générale.
- 1815 - Le gouverneur général du Canada, Sir Georges Prevost se rend à Saint-Basile.
- 1817 - Fondation de la troisième église de Saint-Basile sous la révérence de l'abbé Marcoux.
Fondation de la première école qui donnait une éducation primaire sous la direction de l'abbé André-Toussaint Legarde, curé de Saint-Basile.
- 1820 - La population du Madawaska dépasse d'un peu mille âmes. Madoueska (Edmundston aujourd'hui) change définitivement son nom pour Petit-Sault.

L'ORIGINE DU MOT "BRAYON"

Ah! tu demeures au Madawaska, tu es donc un brayon? Oui, je suis un brayon et je n'ai aucune honte à ce que tu m'attribues un tel sobriquet. Mes ancêtres, soit des Acadiens ou soit des Canadiens-Français, broyaient, quelques siècles passés, le lin. Depuis, on a déformé le "broyer" en "brayer". Les deux mots ont un sens complètement différent. Broyer est un verbe qui signifie réduire en poudre ou pulvériser tandis que brayer est un nom commun qui signifie bande de gros cuir ou cordage pour élever les moellons et les mortiers.

Après le broyage du lin, les gens le peignaient avec un peigne à filasse. Par la suite au moyen d'un métier, ils transformaient le lin en tissu qui servait à la fabrication des vêtements.

Outre la culture du lin, le sol servait également à d'autres cultures importantes, telles que l'horticulture, le blé et autres. Cependant les madawaskayens se caractérisaient surtout par le broyage du lin. Depuis ce temps, on attribue aux madawaskayens ce qualificatif qu'est "brayon".

feutrer les poutres et pour réaliser des nappes et du linge. A l'automne après les récoltes, ils procédaient à la période du broyage. C'était une grande fête pour les femmes et les enfants. Tous s'amusaient et travaillaient dans la joie.

Après le broyage du lin, les gens le peignaient avec un peigne à filasse. Par la suite au moyen d'un métier, ils transformaient le lin en tissu qui servait à la fabrication des vêtements.

Outre la culture du lin, le sol servait également à d'autres cultures importantes, telles que l'horticulture, le blé et autres. Cependant les madawaskayens se caractérisaient surtout par le broyage du lin. Depuis ce temps, on attribue aux madawaskayens ce qualificatif qu'est "brayon".

CLAN PAUL VI

- Aumônier Père Claude Méthot, c.j.m.
- Chef Yvon-Claude Martin
- Assistants Etienne St-Amand
Yvan Thibault
Robert E. Cyr
Yves Carrier
- Equipe Churchill Rhéal Dumont, c.e.
Jean-Marie Lang, a.c.e.
Jean-Louis Richard
Maurice Chassé
Jean-Guy Ouellet
- Equipe Kennedy Viateur Thibault, c.e.
Ronald Ouellet, a.c.e.
Renald Cloutier
Jean-Pierre Poliquin
Gerry St-Onge
- Equipe Roncalli Georges-Emile Michaud, c.e.
Georges Décarie, a.c.e.
Louis-Marie Carboneau
Roger Poitras
- Equipe St-Louis Pierre-Yves Caron, c.e.
Jean-Guy Poitras, a.c.e.
Paul Clavet
Louis Devoe

LES SAUVAGES DU MADAWASKA

L'histoire du Madawaska n'est certes pas si vieille que celle de la Mésopotamie ou celle de la Grèce, mais pour les Madawaskaiens, elle prend une certaine importance.

Lorsque nos ancêtres, les Acadiens et Canadiens Français, vinrent au pays, ils trouvèrent le Madawaska occupé par une tribu d'Indiens appelés les Malécites. Ils étaient situés à l'embouchure de la rivière Madoueska et ils faisaient partie de la confédération des Algonquins.

D'abord d'où vient ce nom Madawaska? Il est d'origine Micmac signifiant pays des porcs-épics. Autrefois, il s'écrivait "Madoueskak". On dit qu'au tout début, les porcs-épics étaient en très grand nombre et que c'est de là que découle ce nom bien approprié.

Ensuite, qu'étaient les Malécites? Quoique barbares, les premiers Acadiens affirment que les Malécites étaient le type d'indiens le plus accompli et le plus amical. La femme même était plus cruelle que l'homme, elle prenait part à tous les massacres.

Comment vivaient-ils? Leur demeure consistait d'une tente faite en peau de bête qui était d'ailleurs très pratique, puisque les Malécites étaient nomades. Bien souvent, ils devaient déménager lorsque le gibier devenait rare. Ils faisaient la chasse au chevreuil et à l'original, et s'occupaient aussi de pêche. De quelles armes se servaient-ils pour faire la chasse? Ils se servaient d'arcs et de flèches lesquels servaient aussi pour la guerre.

Quel était le rôle de la

femme Malécite? Elle était l'esclave et devait s'occuper de tous les travaux, sauf celui de la pêche, de la chasse et de la guerre. En plus elle devait s'occuper des besognes ménagères telles que la préparation des repas, soin des enfants, etc...

Les Malécites étaient-ils religieux? Jusqu'au moment où les pères missionnaires vinrent pour les instruire, les dieux de ces sauvages consistaient en plusieurs esprits. S'il leur arrivait un malheur, ils s'en prenaient à la vengeance des dieux. Mais après avoir été instruits et renseignés sur la religion, les indiens eurent une grande vénération pour le Saint Sacrement. A la Fête-Dieu, ils se rendaient tous à St-Basile, décorés d'étoiles et de couleurs variées, pour la sainte procession. Après ce-

la, ils consacraient l'après-midi au dieu Bacchus, qui était, selon ce que l'on nous rapporte, un sujet de colère pour le curé de la paroisse.

Dans la guerre, les Malécites, malgré leur vaillance et leur bravoure, étaient voués à la défaite. Ils possédaient un fort à l'embouchure de la rivière Madawaska où ils se rassemblaient tous lors d'une invasion des ennemis. Même s'ils étaient éloignés, les Iroquois étaient leurs principaux ennemis. Un exemple frappant nous est raconté sur la bravoure des Malécites, dans une légende. Après une bataille sanglante qui dura quelques jours, les Iroquois s'emparèrent de Malobiannah et de Nécomah, la femme du vieux chef; Nécomah mourut de douleur et Malobiannah résolut de sacrifier sa vie pour sauver ses frères de Grand-Sault. Nous avons conservé cette légende et elle est même écrite sous forme de chant.

Mais petit à petit la population indienne diminua. De nos jours il n'en reste plus beaucoup. Le descendant du Malécite n'aime guère la culture du sol; il préfère toujours la chasse et la pêche. Il exprime ses sentiments ainsi: "La main qui a brandi le tomahawk n'est pas faite pour guider la charrue; la main qui arrachait la chevelure du Mohawk ne s'abaisse pas à ramasser des légumes." Aujourd'hui, il possède encore des dégoûts transmis de génération en génération pour les choses de la paix et une haine de la race blanche. Ainsi il tend à disparaître, car il n'attend que la mort de sa race.

MALOBIANNAH

Légende du Madawaska - Chant Mimé:

CHOEUR DES NARRATRICES:

La princesse Malécite,
L'héroïne d'autrefois,
Et dont l'ombre encore habite
Nos rives et nos grands bois,
Nos rives et nos grands bois.
C'était une fleur gentille
Que la forêt nous donna
Une fière et douce fille,
C'était Malobiannah!
C'était Malobiannah!
L'Iroquois au dur visage
Apparut un jour ici,
Et pour assouvir sa rage,
Fit massacre sans merci. (bis)

CHOEUR D'IROQUOIS:

(Ils parlent à Malobiannah)
"Vers tous les autres villages
Ton canot nous guidera;
Tu recevras nos hommages.
Veux-tu Malobiannah?"

MALOBIANNAH (aux Iroquois):

"Quand brillera l'eau qui saute,
Tu sauras ma décision;
La lune alors sera haute
Au dessus de l'horizon." (bis)
(A sa mère qui meurt de douleur
Répéter ici la musique d'accomp.)
"Adieu, O ma tendre mère,
Tu vas mourir, Nécomah."

NECOMAH:

"Venge nous, ma fille chère,
Adieu, Malobiannah". (bis)

MALOBIANNAH:

(Aux Iroquois, ruse indienne)
"J'ai perdu dans cette guerre
Mon père, le chef sans peur,
Mon fiancé et ma mère,
Iroquois, je suis ta soeur." (bis)

CHOEUR D'IROQUOIS:

"Attachons nos canots frères,
La vague nous bercera;

Ton aviron a des ailes,
Voyons, Malobiannah". (bis)
(Musique d'accompagnement
pendant quelques instants)
(Un Iroquois s'éveille)
"Quel est ce bruit de tonnerre?"

MALOBIANNAH:

(Nouvelle ruse indienne)
"C'est que l'Aroostook géant,
Par sa cataracte altière
Va sauter dans le St-Jean,
Dormez, dans quelques minutes
Ma voix vous éveillera".

LES IROQUOIS:

"Nous verrons les grandes chutes;
Veille, Malobiannah!" (bis)
(Répéter pour plusieurs mesures
la musique d'accompagnement)

LES IROQUOIS:

(Se réveillent en sursaut)
"Tu nous as trahis, vipère,
Le gouffre est là devant nous".

MALOBIANNAH:

"Sautez... cette eau meurtrière,
Venge tous les miens sur vous! (bis)
Surtout, je sauve mes frères.
Adieu, beau Madawaska". (bis)
(Malobiannah se tient debout
le dos aux chutes pendant que
les canots s'engagent dans le
gouffre.)

CHOEUR (La Narratrice):

Dans ton canot, belle et fière,
Debout, Malobiannah. (bis)
(Répéter q.q. mesures de l'accomp.)
Le lendemain, sur la rive
Des cadavres par milliers;
Mais le flot garda captive
La fille des vieux guerriers. (bis)
Et parfois son ombre effleure
Les ondes où elle sombra.
Oh! quand la tempête pleure,
Reviens, Malobiannah! (bis)

LE VOYAGE DE MGR. JOSEPH-OCTAVE PLESSIS

Au mois de juin 1812, l'illustre évêque de Québec, Monseigneur Joseph-Octave Plessis, partait de Québec à bord de la barque "Angélique" afin de se rendre en visite dans notre coin de province. C'était la deuxième fois qu'un évêque de Québec visitait officiellement cette partie de son diocèse qui s'étendait à travers tout le Canada...

Sa Grandeur avait donc décidé de se rendre jusqu'au Madawaska, par la voie de la rivière Restigouche et de la Grande-Rivière. De plus, il faut dire que ce fut au

cours de ce voyage apostolique que se déclara la guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis.

Avec l'aide de l'abbé Painchaud comme guide et éclaireur, Monseigneur Plessis s'engagea sur la voie menant au Madawaska. En compagnie de quelques sauvages, ils franchirent avec beaucoup de difficultés la distance séparant Rimouski et la rivière St-Jean. Malheureusement, plusieurs problèmes surgirent. C'est ainsi que mal informé par les sauvages qui ne connaissaient pas les distances et ne les mesuraient que par le plus ou moins de temps

qu'ils mettaient à les parcourir, l'abbé Painchaud était persuadé que de la sortie du portage, il n'avait qu'à faire environ deux lieues et quart par une rivière aisée pour déboucher sur la rivière Saint-Jean. Mais tel n'était pas le cas. En réalité, la distance, de neuf à dix lieues, n'était d'abord qu'un ruisseau nommé le ruisseau du portage embarrasé de telle sorte qu'il était impossible de le naviguer. De plus, par la Grande-Rivière, il n'y avait pas moins de sept portages à faire. Ce qui ne manqua pas de prolonger la route.

(suite à la page 5)

NOS PREMIERS COLONS



D'où venaient-ils? Tout commença avec la déportation des acadiens. Le 9 août, 1755, jusqu'au 11 août le gouverneur Lawrence, commandant anglais, convoqua tous les habitants de la Baie Verte, afin de leur transmettre un message important. Le lieu de la réunion fut le fort Cumberland et le 11 août 1755 eut lieu le jour mémorable. Ce message important consistait en ce que tous les habitants voyaient leurs terres confisquées au profit de la couronne, et eux-mêmes emprisonnés.

C'est alors que l'on prépara tranquillement la déportation: le 30 août, après que le colonel Murray eut apporté les commissions ainsi que les lettres, on décida de convoquer les habitants à l'église de Grand-Pré pour le 5 septembre. On fit de même pour les autres villages. Enfin au jour convenu, on annonça aux habitants qu'ils seraient déportés, n'ayant le droit d'apporter que les objets personnels. C'est alors qu'ils furent embarqués sur des vaisseaux envoyés au gré des flots.

Parmi ces acadiens déportés, un bon nombre vinrent s'échouer sur les bords de la rivière St-Jean, endroit qu'ils baptisèrent du nom de Ste-Anne des Pays-Bas (aujourd'hui Frédéricton). Ils y vécurent pendant 30 ans, isolés de toute civilisation, occupés à défricher la terre pour leur subsistance, et se faire des logis. Mais le destin voulut qu'ils fussent délogés encore une fois par les loyalistes. Donc une douzaine de familles courageuses, décidées de se trouver une place bien à elles, remontèrent le fleuve St-Jean et vinrent jeter les bases d'une nouvelle fondation, le Madawaska. Leurs premiers regards se jetèrent, éblouis, sur les Grandes-Chutes. Au

seuil de "ce nouveau pays", ce petit groupe s'avança non pas comme des fugitifs de la persécution, mais bien comme des fondateurs. Remplis d'espérance et de courage, ils commencèrent à jeter les bases de "Madoueska"...

Déjà arrivés au pays, nos premiers pionniers se lièrent d'amitié avec le grand chef des Malécites qui les invita à partager son territoire. Les terres furent choisies, et l'oeuvre immense du "défrichement", débuta. Des maisons, quoique rustiques, s'élevèrent sur les rives opposées du St-Jean et près de la rivière Laroquoise. Il faut dire que nos premiers pionniers manifestèrent un grand esprit d'équipe...

Bref cette vie ancestrale de nos premiers pionniers était très rudimentaire, sans superflu...

Comme aucun prêtre ne les accompagnait, les colons prièrent l'abbé Adrien Leclerc, curé de l'Isle-Verte, de venir porter le message du Seigneur dans la petite colonie. L'été suivant, le dévoué missionnaire vint visiter ses ouailles du fleuve St-Jean. Enfin deux ans plus tard, les curés élevèrent une petite chapelle, à la grande satisfaction du curé Leclerc, près du site actuel de l'église de St-Basile.

Malheureusement les quelques années qui suivirent, furent pénibles pour un bon nombre de colons. Quelques-uns même, ne recevant point les droits de propriété tant attendus, décidèrent de s'éloigner du pays. Les autres durent cependant s'engager à payer deux shillings chaque cent acres octroyés afin de pou-

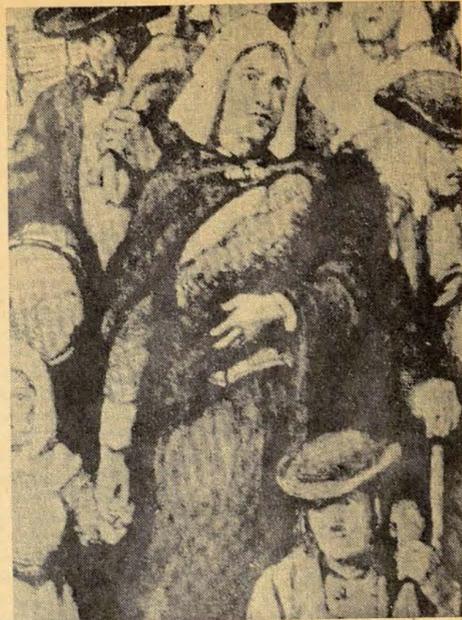
voir recevoir leur droit de propriété. De plus, à cause de la crue de la rivière St-Jean, les habitants furent dans l'obligation de s'éloigner pour se protéger des inondations.

Heureusement l'immigration venant du Bas-Canada contribua grandement à l'augmentation de la population. Ceci nécessita une organisation intérieure plus complète. Comme magistrat, on nomma alors le Sieur Costin et l'administration civile fut organisée un peu partout. Jusqu'à maintenant, la question d'une église au Madawaska avait beaucoup été négligée. En 1791, l'abbé Paquet exhorta ses paroissiens à construire une église plus convenable.

Avec l'approbation de l'évêque de Québec, l'abbé Paquet fut nommé en charge du projet. Le Madawaska entier venait donc d'être érigé canoniquement en paroisse, sous le vocale et patronage de St-Basile le Grand, le 12 novembre 1792, c'est-à-dire sept ans après l'arrivée des premiers colons.

Saint-Basile de Madawaska est par conséquent dans les provinces Maritimes, l'une des plus anciennes paroisses érigées depuis l'expulsion des Acadiens. Memramcook a été fondée en 1781 et Caraquet en 1784. En 1792, le gouvernement nomma des commissaires pour les chemins, des constables, des gardes champêtres. Des relais furent établis entre Grand-Sault et la rivière Madawaska pour la commodité des postillons et des voyageurs.

La colonie venait de naître à la vie religieuse et civile. Son existence était assurée...



Scène bouleversante de la déportation des Acadiens en 1755

ORIGINE DE LA POPULATION

Le peuple du Madawaska est à la fois d'origine bretonne et normande, de descendance canadienne et acadienne.

Des familles qui vinrent s'établir au Madawaska, la plupart, acadiennes, étaient venues de l'ouest de la France, du Poitou, de la Saintonge, mais principalement de la Bretagne; tandis que les familles canadiennes vinrent surtout de la Normandie, de la Picardie, du Maine, de l'Isle-de-France et d'autres provinces du nord.

C'est ainsi que la diversité de caractères, de talents et d'aptitudes, déjà existante, va s'accroître davantage en Amérique et ce fait est principalement dû à l'isolement où les deux groupes vont se trouver l'un et l'autre.

Cependant malgré cette diversité, les deux éléments différents des Acadiens et des Canadiens se réuniront, s'uniront, sans trop de difficultés, au Madawaska, pour se fonder en une riche nature qui tiendra des deux et constituera le vrai type madawaskayen: "breton et normand à la fois, entêté et roublard, honnête et gai, actif et intelligent, généreux et plein d'initiative, hospitalier mais impénétrable, particulariste sans exclusion..."

Forcé de décliner sa nationalité particulière, le Madawaskayen répondra ce qu'un bon vieil habitant de Saint-Basile répondait à un français de France, aimable et poli mais à son gré trop inquisiteur: "Je suis citoyen du Madawaska." avec tout l'ampleur du vieux Romain disant "Je suis Romain" ou bien encore la morgue du londonien déclarant, surpris qu'on ne s'en soit point aperçu: "I am a british subject"...

Cette réponse est collective et bien caractéristique du citoyen de son coin de pays, le Madawaskayen.

LE CONFLIT POUR LA SURVIVANCE

La fondation du Madawaska ne tarda point à apporter divers conflits entre les provinces du Québec et du Nouveau-Brunswick.

En premier lieu, la province du Bas-Canada avait été la première à exercer son autorité sur ce territoire, en y concédant la seigneurie de Madoueska au pied du lac Témiscouata, en y établissant des postes pour la protection des transports. De plus, la nationalité des habitants lui donnait un titre à la protection du territoire. Mais elle avait à l'encontre de ses prétentions le droit écrit des traités et des accords interprovinciaux, qui fixaient les limites des provinces "sur les hauteurs qui séparent les eaux se jetant dans le St-Laurent de celles qui se déversent dans l'Atlantique".

En second lieu, le gouvernement du Nouveau-Brunswick depuis la fondation de la colonie, y avait exercé une juridiction immédiate, continue et contestée.

Comment allait-on résoudre ce problème? En 1787, un représentant du Québec et un du Nouveau-Brunswick se rencontrèrent mais sans trouver de solution cependant. Le Nouveau-Brunswick voulait placer les bornes entre le lac Témiscouata et le fleuve St-Laurent tandis que le Québec désirait inclure dans sa province, le Madawaska actuel.

Enfin en 1794, une commission, nommée par la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, fut déterminée entre ces deux pays opposés pour délimiter les frontières; mais encore ici, les efforts furent vains et ces deux provinces demeuraient, hélas, toujours en conflit.

Le conflit ne fut résolu que par le traité d'Ashburton le 9 août 1842. "Par ce traité que Palmerston a appelé "la capitulation d'Ashburton", l'Angleterre cédait à une puissance étrangère, non seulement comme disent les historiens anglais, 7000 milles carrés de territoire, mais encore livrait, et sans les consulter, sans même les prévenir du changement, 2000 de ses plus loyaux sujets."

Acadiens et Canadiens:

Entre Acadiens et Canadiens, il faut le dire, les relations ont toujours été harmonieuses. Cependant, les traits distinctifs se faisaient plus visibles dans les qualités et les défauts de chacun. C'est ainsi que l'Acadien, nous dit l'abbé Thomas Albert, était plus fermé, plus impénétrable, plus renfrogné que son frère du St-Laurent, qui liait relations avec le premier venu et le mettait dans une heure de fréquentation, au courant de ses projets qu'il dorait d'une légère teinte de vantardise. L'Acadien plus défiant, plus froid attendait normalement qu'on vint à lui. Plus pessimiste que son jovial voisin, il représentait toujours les choses sous le jour le plus défavorable. Sans cesser d'être franc, il répondait rarement par un oui ou un non "sec", catégorique; mais quand il avait donné sa parole, c'était "parole de roi".

Enfin l'on peut dire que le Canadien, qui était plus instruit, avait plus d'initiative. Au contraire, l'Acadien, plus négligent dans ses affaires que son voisin, n'en était pas moins actif: à vrai dire, l'Acadien était plus attaché à ses vieilles méthodes

et coutumes... Bref ce fut autant de contraste qui permirent à ces deux peuples, Acadien et Canadien, de s'unir et de vivre dans la concorde, l'harmonie et la fraternité qui durent toujours de nos jours.

La grande disette:

L'année de 1797, est connue dans les annales du Madawaska comme l'année de la grande disette ou année de la misère noire.

Après la dernière gelée de l'automne 1796, les récoltes furent presque complètement détruites. Les temps devenaient durs. Et puis vinrent les longues périodes d'attente et d'angoisse. Les hommes étaient partis à la chasse et la neige depuis huit jours tombait sans cesse. Les vivres vinrent alors à manquer. Qu'allait-on devenir?...

La dernière vache laitière fut tuée... et les chasseurs ne revenaient toujours pas. C'est pendant ces longs jours de faim et d'anxiété que Marguerite-Blanche Thibodeau, épouse de Joseph Cyr, accomplit des prodiges d'héroïsme et de charité.

Montée sur des raquettes ou encore à pieds, elle allait de la porte du plus riche à celle du plus pauvre, porter la nourriture et la vie avec un rayon d'espérance. Elle prodiguait ses soins, relevait le moral de ceux qui se laissaient abattre par l'infortune et la faim. Enfin, Tante la Blanche, allait même jusqu'à ensevelir les morts. En un mot, elle sauva la colonie entière par son immense charité et son extraordinaire bravoure...

Le voyage de...

(suite de la page 3)

Un mois plus tard enfin, Monseigneur parvint par la rivière Saint-Jean, à l'église de Saint-Basile.

A cette époque, l'église de Saint-Basile se trouvait sous l'invocation de la paroisse de Madawaska. Comme on le sait, cet établissement, est situé sur la rivière Saint-Jean. Celle-ci a plus de cent lieues de cours et se décharge dans la Baie Française. A environ quatre-vingt-douze lieues de son embouchure, elle reçoit la rivière Madawaska qui sort du lac Témiscouata. Au confluent de ces deux rivières fut fondé jadis un village de "Malécites", baptisé du même nom que l'une de ces rivières, le Madawaska. Le premier prêtre qui fut envoyé à ces sauvages fut le Révérend Père Adrien Leclerc, 1786-1787, alors curé de l'Isle-Verte.

La population du Madawaska se composait alors principalement d'un village: Saint-Basile. Ajoutons que les habitants du Madawaska étaient "un mélange d'Acadiens et de Canadiens formant tout au début une peuplade mal unie, indocile, peu disposée à accepter les impressions d'un pasteur." Cependant les belles vertus chré-

tiennes et l'éducation vinrent dissiper ces vices grossiers et cette ignorance du peuple.

Enfin deux jours après son arrivée, l'évêque confirma quelques quinze personnes, imposa une pénitence publique à des concubinaires et excita les paroissiens à la construction d'une nouvelle église. Puis le 9 septembre au soir, l'évêque prenant avec lui M. Raby, missionnaire du lieu, M. Côté, son chapelain, ainsi que son domestique Louis Lemieux, se mit en route pour retourner au Canada. "Les heures lui semblaient des journées, lorsqu'il songeait à l'inquiétude que pouvait lui donner sa longue absence et à la multiplicité des affaires qui l'attendaient à son retour"...

La portion de la rivière Saint-Jean qui restait à parcourir pour arriver à celle de Madawaska, était d'environ une lieue et demie. C'était bien là la partie la plus avancée et la plus florissante de la rivière. Les terres fertiles permettaient la récolte du foin, du grain et des "patates" en abondance. Cependant, deux inconvénients nuisaient extrêmement à un établissement. L'un de ces manques était que la rivière se trouvait dépourvue de poissons; de sorte que les nouveaux colons, dès leur arrivée, étaient obligés de payer leurs vivres ou de les apporter avec eux. Le second obstacle à l'établissement de cette colonie, était le

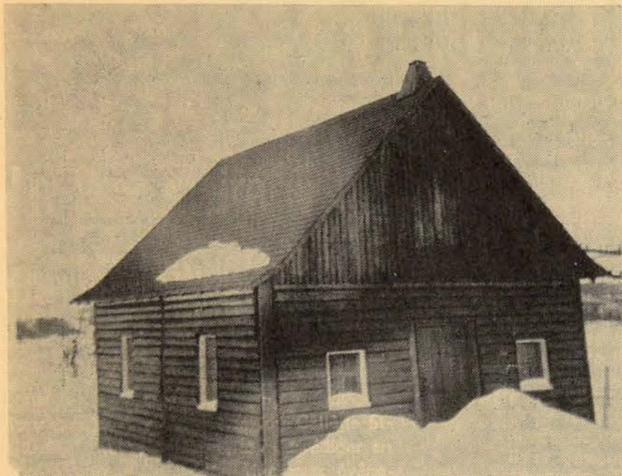
défait de communications: point de chemins reliant les contrées, seulement des sentiers ou encore s'il y avait lieu, des cours d'eau.

Certes, il y avait bien la pêche au saumon qui se faisait aux chutes nommées "Grand-Sault" mais à vrai dire, ça rapportait peu et les maigres profits des cultivateurs étaient dévorés et annulés par les frais de transport trop élevés.

Après avoir vaillamment enduré les nombreuses privations et contrariétés de ce long voyage vraiment apostolique. Mgr Plessis atteignit enfin sa ville épiscopale le 16 septembre.

Comme appréciation de son voyage, le digne évêque ou plutôt l'historien de ce voyage, s'étend malheureusement sur les défauts, la grossièreté ou encore sur l'origine douteuse des habitants. Cependant, il exprime toutefois l'espoir d'un changement futur, favorable, dû à la religion et l'éducation. Son appréciation cependant eut été complète, si, après avoir énuméré les défauts de la population, il n'eût rendu hommage à ses vertus incontestables, à son courage, qui dans les circonstances difficiles, ne fut jamais moins qu'héroïque, et qui a fourni à l'histoire du Canada et de l'église catholique quelques-unes de leurs plus belles pages.

HISTORIQUE DE LA PAROISSE DE SAINT-BASILE



PREMIERE CHAPELLE DE ST-BASILE

Construite en 1786 par nos premiers colons, cette chapelle représente surtout leur foi intense et leurs efforts à maintenir la religion dans laquelle ils naquirent.

En juin 1785, quinze canots guidés par Joseph Daigle quittèrent Sainte-Anne (Frédéricton) pour remonter le fleuve St-Jean. Après dix jours, d'efforts constants et de misère, ils réussirent à atteindre les platins que forme la courbe de la rivière, près de l'église actuelle de Saint-David. Joseph Daigle commença par planter dans le sol qu'il touchait, une croix, "symbole des douleurs du passé et des présentes espérances".

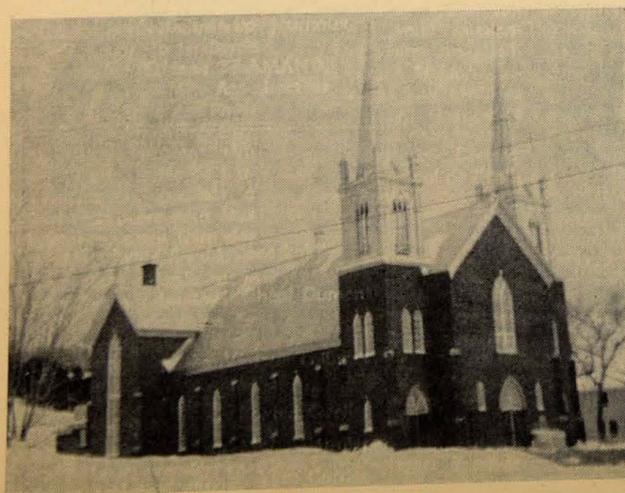
Au cours de l'été 1785, d'autres colons arrivèrent des Pays-Bas, et le choix

des terres se fit en parfait ordre. "Les premiers titres de propriété furent octroyés le 1er octobre 1790, à cinquante deux colons établis sur 16,000 acres de la rive nord, entre Rivière-Verte et la bourgade Malécite, le site actuel de Saint-Basile."

Le premier prêtre à venir visiter le petit groupe de colons fut le curé de l'Isle-Verte, l'abbé Adrien Leclerc. Dans une petite chapelle couverte d'écorce de bouleau, l'abbé Leclerc célébra le premier mariage au Madawaska, entre Simon Hébert et Josette Daigle.

Par mandement de Mgr Hubert, évêque de Québec, ce Madawaska tout entier devait être constitué canoniquement en paroisse, sous le vocable et le patronage de Saint-Basile le Grand, le 12 novembre 1792, sept ans après l'arrivée des premiers colons. C'est à partir de cette date que les archives furent conservées à la cure de Saint-Basile.

La Mission de Saint-Basile comptait, lors de la première confirmation, 81 familles, 239 communiant, 207 enfants non-communiant; soit une population totale de 446 âmes.



L'ÉGLISE D'AUJOURD'HUI

Bâtie en 1934 sous la direction de l'abbé Benjamin Saindon, elle manifeste le progrès constant d'un idéal vécu par ses paroissiens.

VIE DES COLONS

A l'aurore du XIXe siècle, il aurait été difficile de se créer une idée exacte de l'état des Acadiens dans les provinces maritimes. Seul, un dénuement presque complet, existait...

La population était dispersée ici et là, sur les rives du golfe Saint-Laurent, cachée au fond des baies, dérobée dans les clairières au sein des forêts ou encore comme dans ce coin de pays, au Madawaska, refoulée au haut des rivières. Bref, le progrès n'avait pas pris source et l'éducation comme l'instruction manquait passablement. En fait, rares furent ceux qui auraient pu prendre une plume ou encore tenir un livre...

Pour la plupart, leur patrie et leur nationalité étaient réduites à rien et seules la religion et la race persistaient encore. C'était là en somme, une crise produite presque infailliblement dans les premières années d'une colonie, après des débuts d'enthousiasme et de labeur intense. De plus la question des frontières rendait incertain le sort des habitants. Et c'est durant cette période intense que le Madawaska, malgré tout, eut l'honneur de recevoir la visite de Monseigneur Plessis.

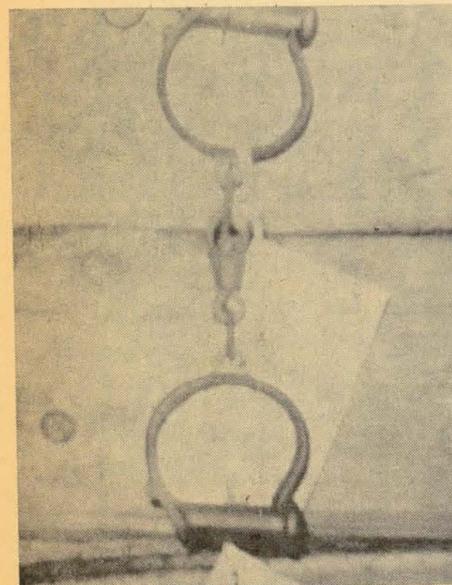
Deux principales missions de l'Acadie résidaient sur la rivière Saint-Jean, Sainte-Anne des Pays-Bas et Saint-Basile. Il faut dire que les provinces maritimes, y comprises les Iles Madeleine et la rive nord de la Baie des Chaleurs, comptaient alors environ quinze missionnaires. C'était peu de ces ouvriers de l'Évangile, pour un si grand territoire...

Enfin les Acadiens, cabrés contre leur destin et dans un nouvel élan d'énergie et de patriotisme, voulurent se relever, vivre de leur propre vie, se battre et conquérir, malgré l'adversité, une nouvelle place au soleil des nations dans ce monde ouvert à toutes les énergies.

L'abbé Kelly, d'origine irlandaise, prit au mois d'octobre 1808, la direction spirituelle de la rivière Saint-Jean avec Saint-Basile comme résidence. Celui-ci nous dit, qu'à son arrivée, la paroisse de Saint-Basile ne comptait pas plus de cent familles, soit deux à trois cents communiant. Il ajoute d'ailleurs, dans un ton assez sympathique, à travers l'une de ses lettres à son évêque: "Je n'ai pas fait un seul sermon depuis que je suis ici, cependant je n'ai pas manqué de prêcher un seul dimanche, et les paroissiens semblent goûter mes instructions. Les gens du Madawaska, quoiqu'ils ne soient pas sans défauts, ont une grande qualité, c'est de se tenir bien à l'église et d'y être attentifs". Malheureusement, à cause d'une santé délicate, l'évêque rappelle l'abbé Kelly et confie la paroisse de Saint-Basile en octobre 1810, à l'abbé Louis Raby. Cependant, l'abbé Raby se consacra trop à l'étude des classiques, si bien que le peuple murmurait: "C'est au curé de connaître ses paroissiens et non à ceux-ci de connaître le curé". Néanmoins, le grand sens de justice, le dévouement, les mérites personnels du curé-écolier lui attirèrent bientôt beaucoup de sympathies, et à son départ, trois ans plus tard, il fut beaucoup regretté de tout le Madawaska.

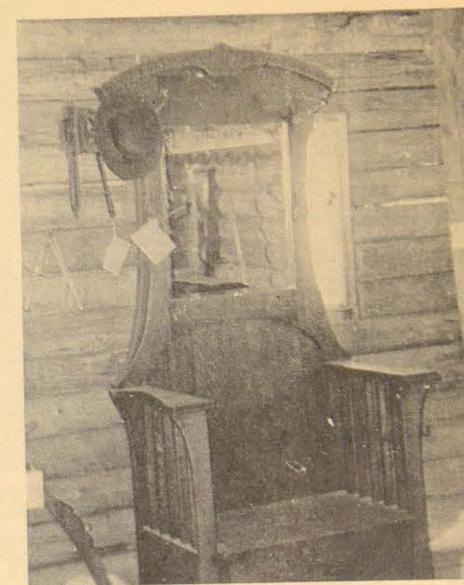
(suite page 8)

NOS ANTIQUITES...

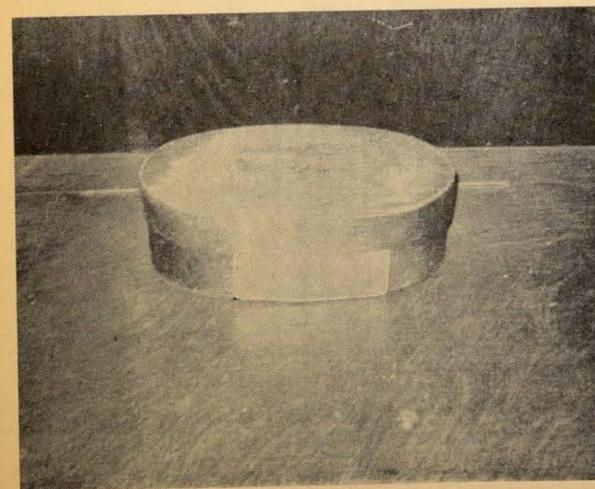


Cette paire de menottes servait dans le cas des prisonniers dangereux. Chacun avait la chance de les porter et de les sentir.

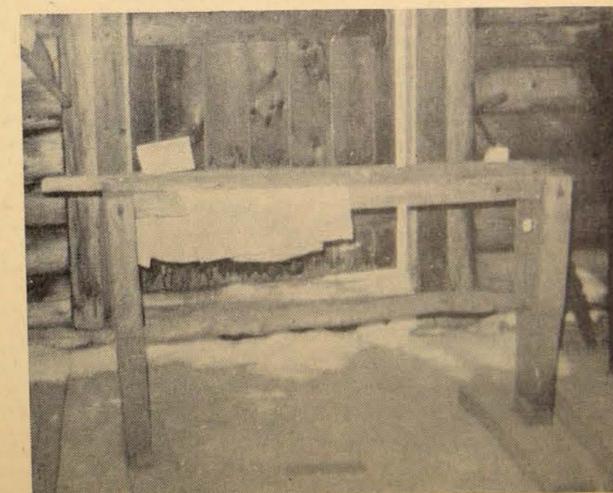
Lors d'une visite à la première chapelle bâtie par nos pionniers madawaskayens, j'ai senti l'importance de vous présenter sous forme de photos, quelques antiquités de la période 1800. Située dans le premier cimetière au Madawaska, cette chapelle (une réplique de l'original) sert de musée historique et renferme des objets précieux qui valent l'effort d'être exposés. Nous pouvons reconnaître l'habileté et l'imagination de nos ancêtres pour façonner le nécessaire requis comme outils de travail, d'agrément, qui répondaient en sorte à leurs besoins immédiats.



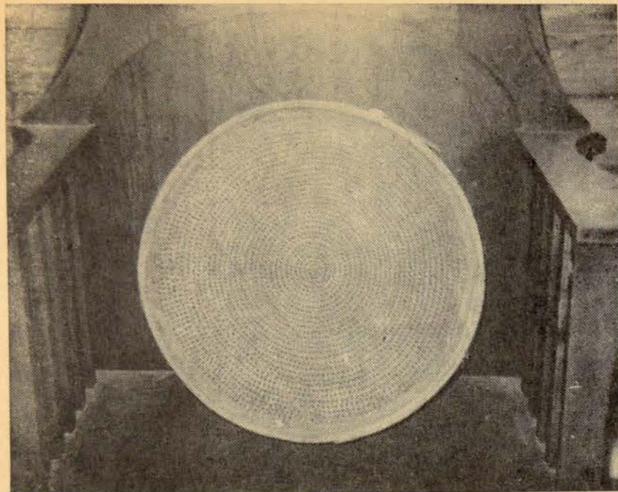
Ce meuble ancien avait plusieurs usages: il servait, —de miroir (glace) pour embellir les femmes de 1800, —de patère pour accrocher les chapeaux, —de boîte, à chaussure, —de siège, —pour égoutter les parapluies humides dans un plateau qui ressemble à un cendrier.



Cette boîte à couture, le plus vieil objet du musée, fut apportée de Grand-Pré à la dispersion des Acadiens de 1755.



Cette machine à broyer, d'où le mot "brayon" servait à calfeutrer les poutres. Elle broyait le lin que l'on peignait ensuite avec un peigne à filasse pour en faire des toiles sur les métiers.



Crible datant de 1800. On s'en servait pour nettoyer, trier et classer le grain. Il était utilisé comme moyen d'épurer le bon grain en l'examinant avec soin.

Divertissements des gens du Madawaska d'au delà cent ans passés

Il y a déjà plus de cent ans de cela, le bel esprit de famille hantait nos foyers ancestraux. C'était la bonne humeur des temps passés...

Comme à cette époque, ni la télévision, ni le théâtre, ni l'automobile n'existaient, les soirées de nos aïeux se passaient par de joyeuses rencontres familiales. Même après de longues journées pénibles de travail, nos ancêtres prenaient plaisir à se réunir, et certes, ceux-ci possédaient l'énergie soit pour danser, chanter ou autre. Bref, une franche gaieté parfumait l'atmosphère de ces rencontres...

D'ordinaire, on apprenait le lieu de ces rencontres sur le perron de l'église, au sortir de la messe et principalement le dimanche.

Le printemps! C'était le temps des sucres, alors reconnu sous le symbole de "Les éclats de tire". Dans ces joyeuses réunions, on chantait, dansait, jasant; mais le tout se terminait toujours par une bonne partie de tire.

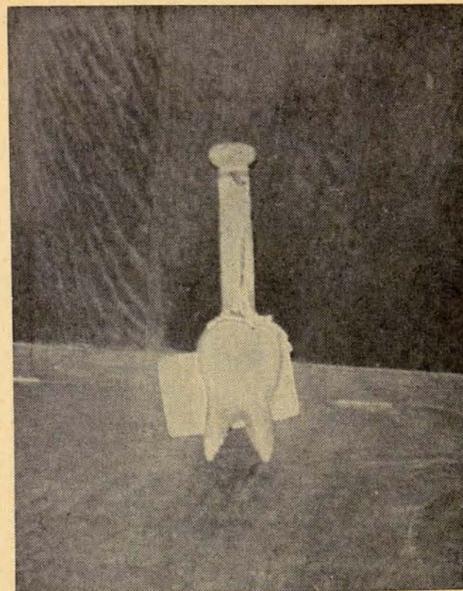
Quant à l'été, il apportait la saison des jeux. Les compétitions entre équipes se faisaient dans la course

à pieds, le saut à la perche et la balle molle. Et pour les amoureux... les "balancines"...

Puis l'automne venait avec ces soirées de cartes, non pour de l'argent comme tel, mais plutôt pour les plaisirs et les joies qu'on pouvait récolter ensemble.

L'hiver apparaissait enfin comme la vraie saison du folklore canadien. Des chansons telles que: "Au clair de la lune", "Le petit mousse" et d'autres égayaient ces soirées. On récitait des contes et surtout on se faisait un délice d'entendre la lecture d'une poésie quelconque. Les danses telles que la "gigue", les "danses carrées" et les "sets" étaient bien à la mode. De plus, les farceurs et les musiciens étaient vraiment appréciés au cours de ces rencontres familiales.

Grâce à ce bel esprit de famille, les soirées, il faut dire, se passaient avec succès. De plus, il est facile de constater que les divertissements d'autrefois étaient minimes à comparer à ceux de nos jours; cependant ajoutons que la gaieté d'autrefois était, il va s'en dire, plus sincère et plus franche...



Lampe à becs de fer (de 1800), on l'accrochait au mur et on l'emplissait de suif de mouton qui servait d'essence. Une mèche trempait dans le suif et l'autre bout enflammé de la mèche pendait au bec. Elle servait aussi à fondre le plomb pour faire des balles de fusil.

VIE DES...

(suite de la page 6)

C'est durant l'administration de l'abbé Ruby que cet événement mémorable de la visite de Son Excellence Monseigneur Plessis se produisit, plus précisément en 1812. L'année suivante, l'honorable Joseph Bouchette, arpenteur général du Bas-Canada, historien et géographe bien connu, visita aussi le Madawaska. Il disait dans son rapport: "J'ai séjourné dans la nouvelle colonie du Madawaska, où j'ai trouvé un petit peuple industrieux et prospère." Quelques quinze ans plus tard, il y ajoutait: "Cette colonie est déjà dans un état de grande prospérité. On y cultive le blé et on y fait un commerce très prospère de farine..." De même l'un des premiers historiens, Peter Fisher, ajoutait: "Les Madawaskayens forment un établissement à part celui des Anglais. Ils ont toujours été des colons paisibles et bien disposés envers le gouvernement. Ils sont aujourd'hui un peuple gai, honnête, aimant la paix et très hospitalier". Autant de témoignages qui font l'éloge de nos ancêtres...

Un autre événement mérite d'être mentionné dans les annales de la contrée, c'est celui de la visite du gouverneur général du Canada, Sir Georges Prévost, à

l'humble presbytère de Saint-Basile, au printemps de 1815. Malheureusement, Sir Georges Prévost mourut des fatigues de ce voyage, à son retour en Angleterre.

Une ère de colonisation intense commençait tout autour de l'établissement du Madawaska; celui-ci se développait rapidement et ouvrait de nouveaux cantons en remontant la rivière. C'était, comme les anciens l'appelaient, "la médiocrité dorée", l'aisance relative qui assure le succès futur.

A cette époque, trois grandes innovations allaient transformer l'intérieur des maisons et les conditions de la vie matérielle; nous voulons parler des poêles, des moulins à farine et des scieries à force hydraulique. De plus, comme quelques habitants avaient acquis la fortune, ce fut l'époque des "Seigneurs du Madawaska". Dans les maisons apparaissaient le "métier" et le rouet. C'était le temps des nouveautés...

Enfin pour nous, patriotes, l'épanouissement du Madawaska avançait à grand pas au cours de ces années de 1800...

1
8
2
5

AU

MADOUESKAK

1
9
0
0

PROJET DU CENTENAIRE - CAMPOREE '67

CLAN PAUL VI - COLLEGE SAINT-LOUIS

VOLUME 1, NO. 2, SPECIAL — JUIN 1967

L'Acte de la Confédération - 1867

L'année 1867 est une époque importante au Canada. Les "Pères de la Confédération", par leur travail assidu et par leurs démarches, ont mis sur pied une nouvelle constitution. La réalisation d'un tel projet annonçait une grande prospérité pour l'avenir du pays. D'ailleurs, il fallait apporter des améliorations, car la plupart des gens admettaient que l'Acte d'Union de 1841 n'avait pas donné d'excellents résultats.

A l'époque, le Canada éprouvait un grand besoin d'élaborer un tel projet. Par la guerre de Sécession, les Etats-Unis avaient démontré une grande hostilité envers l'Angleterre et par conséquent, ils désiraient l'annexion du Canada. De plus, il importait au Canada d'acquiescer les territoires de l'Ouest et de construire un chemin de fer transcontinental qui favoriserait en quelque sorte les échanges commerciaux.

En février 1865, John A. MacDonald présente le bill à l'Assemblée Législative. Malgré la vive opposition de Sandfield, de Donald MacDonald et de Dorion, le pro-



jet fut quand même approuvé. Ces derniers prétendaient que les décisions étaient trop hâtives et ils craignaient que ce projet serait un pas vers l'indépendance des provinces. Cette réalisation était nettement conçue par les "Pères de la Confédération" et non par le peuple.

Sous la dépendance du Parlement Britannique, les chefs du gouvernement canadien se rendirent à Londres afin d'obtenir leur assentiment. En raison des difficultés avec l'Amérique, le Parlement de Londres n'a pas manifesté un vif intérêt au nouveau projet, "Mais une Proclamation

Royale, datée du 24 mai et devant entrer en vigueur le 1er juillet 1867, consentit à l'existence du projet." Les conditions d'union et la loi officielle de l'union furent connues sous le nom d'Acte de l'Amérique du Nord Britannique. A la dernière conférence à "Westminster Palace Hotel", les Pères ont suggéré

des noms pour le nouveau pays.

Après un commun accord la devise était: "Et dominatur a mari usque ad mare". En 1827, le Canada renonce aux armoiries anglaises et adopte la devise suivante: "A mari usque ad mare".

Quant aux provinces maritimes, elles avaient manifesté une vive opposition au projet de la Confédération. Pendant la même année, le Nouveau-Brunswick était entré dans la Confédération malgré l'opposition du peuple. Par sentiment pour la couronne britannique, les gens de la province on cédé. Notons en passant que les Madawaskiens n'étaient pas en faveur de ce projet.

A l'époque, les gens de la province n'ont pas compris le sens de cette union. Ils ont oublié que ce nouveau projet comportait des avantages économiques, commerciaux et culturels. Il reste cependant que, par une contribution efficace et mutuelle, les gens des différentes provinces peuvent apporter une grande amélioration à l'enrichissement du pays.

Sir John A. Macdonald

Natif d'Ecosse en 1815, il arrive au Canada en 1820 pour s'installer à Kingston, Ontario où il verra naître ses aspirations et sa profession d'avocat. Il fait ses débuts dans sa carrière politique en 1844 pour devenir de 1867 à 1873, Premier Ministre du Canada.

Dans sa vie personnelle, il avait souvent tendance à consommer quelques boissons alcooliques et les caricaturistes étaient féroces à son endroit. Sir John répondait d'un ton humoristique: "les canadiens me préfèrent ainsi à n'importe quel autre citoyen à jeun". Un jour, visitant ses vignes avec l'un de ses ministres qui s'attardait passablement, il lui déclara qu'il devait démissionner "car il n'y a pas de place pour deux ivrognes dans mon cabinet." Ainsi se résume son sens d'humour et d'humanité.

Grand artisan de la Confédération, il contribua à lan-

cer le Canada sur la voie du progrès. Il assista avec un grand intérêt et une initiative bouleversante aux conférences de Charlottetown, de Québec et de Londres. Sa grande ambition à voir le Canada uni dans le but de former un Etat Canadien se réalise en 1867, en acceptant d'être le premier des Premiers Ministres Canadiens. Par ses efforts hardis, il installe la stabilité dans son gouvernement afin d'assurer une prospérité grandissante. Il réalise enfin la constitution qu'il avait rédigée avec les autres Pères Confédératifs.

John A. MacDonald a été: "Cet homme d'Etat ce leader sans égal, le père du pays; cet homme public qui a été le plus injustement attaqué, ce politicien que l'argent n'intéressait pas mais qui admettait ne pas détester... le pouvoir, le plus grand de tous les parlementaires non seulement du Canada mais de tout l'empire colonial", pour mourir le 6 juin, 1891.



Sir John

EDITO

Quelques Dates Historiques...

- 1833—Le Madawaska tout entier fut érigé en paroisse de Madawaska, comté de Carleton.
- 1842—Traité d'Ashburton.
- 1847—La construction du pont couvert sur la rivière Madawaska est terminée.
- 1856—Lors d'une visite de Sir Edmund Head, gouverneur du Nouveau-Brunswick, au Petit-Sault, on donne le nom d'Edmundston à cette localité.
- 1857—La mort du Grand Curé Langevin de Saint-Basile.
- 1859—Fondation de la paroisse Saint-François-Xavier.
- 1860—Visite du Prince de Galles au Madawaska.
- St-Jacques devient mission et aura son curé résident en 1892.

AU MADOUESKAK

Equipe: "Au Madoueskak"

Directeur Rhéal Dumont
 Assist.-Directeur .. Etienne St-Amand
 Rédacteur en chef ...Viateur Thibault
 Rédacteurs-Assistés .. Jean-Marie Lang
 Ronald Ouellet
 Mise en page ... Jean-Marie Cormier
 Recherches Yves Carrier

Vous aspirez à devenir quelqu'un plus tard et vous avez mille fois raison. Sachez que la valeur d'un homme ne se mesure pas à la quantité d'argent qu'il possède, ni à sa popularité, ni à sa force musculaire, mais à la grandeur de son cœur. Vous connaissez suffisamment votre histoire, et vous avez suffisamment d'expériences de la vie pour savoir que c'est vrai.

Soyez donc de ces jeunes qui en toutes circonstances êtes toujours prêts à faire votre devoir. C'est ce que Pie XII rappelait au jamboree mondial du 4 août 1954 en disant: "Soyez prêts à tout instant à accomplir consciencieusement la volonté de Dieu et à observer ses commandements. Soyez prêts surtout pour le moment, connu de Dieu seul, où le Seigneur vous appellera à rendre compte des talents qui vous ont été confiés... Celui qui n'est pas prêt devant le bon Dieu est un raté... son influence, sans envergure."

Claude METHOT, c.j.m.

Aumônier

1868—Fondation de la Paroisse de St-Léonard de Port-Maurice.

—Saint-Hilaire devient paroisse autonome, détachée de Ste-Luce.

1872—Ste Anne est érigée en paroisse mais demeure mission de Saint-Basile jusqu'en 1886.

—La paroisse Immaculée-Conception d'Edmundston se construit une chapelle de mission, et devient paroisse séparée de Saint-Basile en 1880.

1873—Le comté de Madawaska est formé par sa séparation du comté de Victoria, et Edmundston devient chef-lieu.

—Arrivée des religieuses hospitalières à saint-Basile.

1876—Une chapelle de mission est construite à Lac Baker, mais cette mission devint paroisse qu'en 1904.

1878—Inauguration des chemins de fer dans la région.

1884—Construction de la scierie James Murchie & Fils sur la rivière Madawaska.

1886—L'église rouge de Saint-François détruite par le feu.

1888—La mission de Clair devient paroisse, mais est dépendante de Saint-François.

1896—Visite de Sir Wilfrid Laurier au Madawaska.

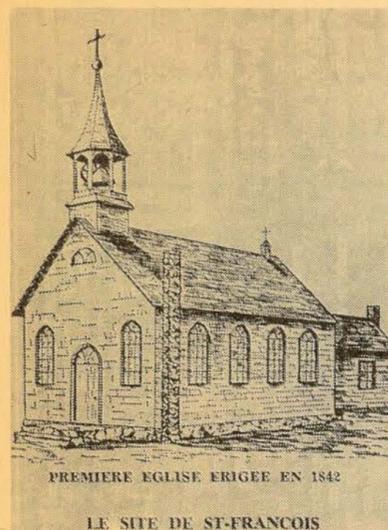
L'origine du nom Lac Baker

Un vieillard du Lac-Baker vers les années 1928-29, raconta une légende concernant l'origine du nom de Lac-Baker. Cette légende n'a peut-être aucune valeur historique, mais elle reste quand même vraisemblable. Selon ce raconteur, le nom "Baker" a été donné à ce lac en vertu du véritable fondateur de Baker-Brook, John Baker.

Dès son arrivée dans la région en 1818, John Baker y fit construire une scierie. "Un jour qu'il parcourait la forêt, il s'égarait. Tout en marchant, il arriva à un lac qu'il reconnut être celui qui fournissait l'eau à son moulin. Il s'avisa

(suite à la page 7)

Paroisse de St-François-Xavier



PREMIERE EGLISE ERIGEE EN 1842

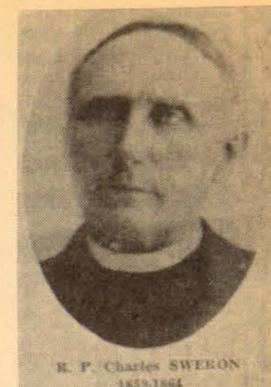
LE RUE DE ST-FRANCOIS

Au mois d'août 1858, l'abbé Charles Swéron, ordonné à Rome, arrive à Sainte-Luce comme vicaire de Monsieur l'abbé Henri Dionne. En janvier 1859, la paroisse de Saint-François se détache de Sainte-Luce dont elle était mission depuis 1843. L'abbé Swéron est nommé premier curé de Saint-François pour y ouvrir le registre officiel.

En janvier 1860, l'abbé Dionne, attaqué de maladie, donne à charge Sainte-Luce à l'abbé Swéron qui demeura chargé de la desserte de Saint-François, encore mission de Sainte-Luce jusqu'en juillet 1864. A cette même date, l'abbé D. S. MacDonald arrive à Saint-François où il est nommé curé. Ainsi se succèdent une série de curés qui prennent à charge la paroisse de Saint-François. Mais il

faut surtout s'attarder sur l'administration des trente et une années laborieuses et fécondes de l'abbé I.-N. Dumont s'installant comme curé de cette paroisse en septembre 1890. Il réussit à payer d'anciennes dettes; termine et embellit l'église et la sacristie avec un ameublement. Ce sera le 10 mai 1920 qu'il verra son oeuvre de trente années détruite par un coup de foudre qui met feu au clocher de l'église.

Les travaux d'une nouvelle église et d'un presbytère furent entrepris sous l'administration du Rév. Téléphore Lambert, et le 1er janvier 1929, les paroissiens assistèrent pour la première fois au Saint Sacrifice de la Messe dans leur nouvelle église dont l'intérieur n'était pas terminé. Ainsi la paroisse de Saint-



Premier Curé Résident

François-Xavier continue d'exister, car la foi de ses paroissiens l'a construite, la maintient. Elle sera toujours le fruit d'un foyer auquel tous ont contribué à apporter la joie.

Les industries au Madawaska

Vers les 1880, des traits de production industrielle commencent à naître au Madawaska. Un petit moulin à cie d'une certaine importance à la petite rivière des Crock fut construit par Rémi Pelletier. Pendant les années de 1885-90, une grande scierie fut bâtie à Connors par un industriel d'envergure, Bob Connors. Une autre fut construite le long de la rivière Saint-Jean, en bas de la paroisse de Saint-François. L'activité de ces divers moulins fournissait du travail à plusieurs personnes et on y travaillait surtout à scier la planche et le bardeau de cèdre. Mais ils disparurent par la suite et ils sont presque oubliés aujourd'hui dans la pensée des gens.

Par sa richesse forestière, le Madawaska connaît sa prospérité et un renouvellement industriel. Au mois d'avril 1882, une compagnie James Murchie & Fils, organisée et incorporée sous les lois de l'Etat du Maine, achète des droits de la couronne pour y installer un moulin à scie sur la rivière Madawaska à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont Fournier.

On commença en 1883 après de sérieuses préparations la construction d'une écluse pour faire le barrage sur la rivière Madawaska. Cette écluse terminée, on débute la construction d'un moulin qui

n'ouvrira ses portes qu'en 1884. Il sert d'instrument pour le sciage des billes de bois et on y annexe un moulin à bardeaux. Ce dernier devra être séparé plus tard du premier à cause de certains inconvénients.

Par faute de la pollution des eaux de la rivière Madawaska, la compagnie J. Murchie & Fils se voit obligée par ordre du gouvernement de se faire une dalle pour amener les brins de scie et les copeaux à l'emplacement actuel du Madawaska Inn afin de les brûler.

Les produits sciés, soit la planche ou le bardeau, sont chargés sur les wagons du Canadien Pacifique et expédiés à l'extérieur du comté. La main-d'oeuvre comprenait à l'époque cinquante à soixante-quinze hommes y compris ceux qui travaillaient sur la rivière. Ce moulin ne fonctionnait que six mois par année, vu la période glaciale de l'hiver, au moyen d'une roue à eau qui servait de turbine.

Ce n'est qu'en 1911, que la Compagnie Fraser Ltd. se porte acquéreur des intérêts de James Murchie & Fils et maintient cette scierie de la rivière Madawaska jusqu'en 1917. Par la suite la ville d'Edmundston connaîtra une plus grande prospérité par de nouvelles constructions.

Le Traité d'Ashburton

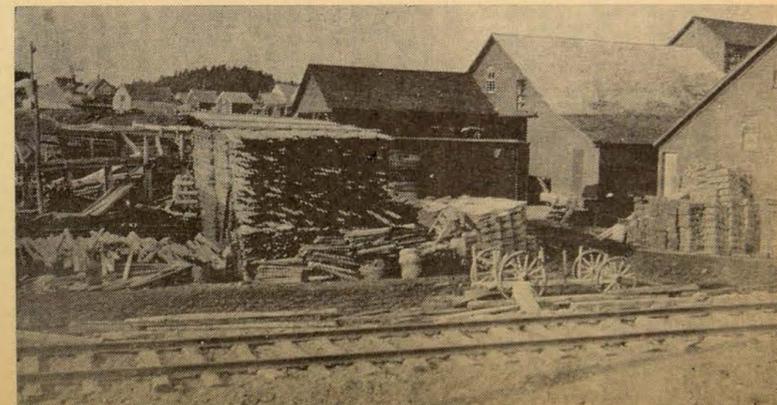
Pour de vastes et riches forêts de pins de la vallée du Saint-Jean, naît un conflit entre le Nouveau-Brunswick et le Maine sur une question de frontières et d'intérêts. Par une absence de juridiction déterminée, des exploitants de partout se livrent à défricher ces arbres pour en faire un profit considérable. Le Nouveau-Brunswick possédait la prépondérance sur ces forêts jusqu'en 1827 avant que le Maine entre dans l'état du conflit.

Le deuxième article du traité de Versailles en 1783 tente de fixer les limites des Etats-Unis "A partir de l'angle nord-ouest de la Nouvelle-Ecosse, c'est-à-dire de cet angle formé par une ligne tracée, dans la direction nord, de la source de la rivière Sainte-Croix, aux plateaux ou terres hautes (Highlands), et de là le long du faite qui sépare le bassin des rivières qui se jettent dans le fleuve Saint-Laurent, de celui des rivières se jetant dans l'océan Atlantique, jusqu'à la source la plus au nord-ouest de la rivière Connecticut; de là, suivant le milieu de ce cours d'eau jusqu'au 45e degré de latitude nord." Ainsi se trouvent déterminées les bornes de la frontière au nord des Etats-Unis.

Cet article mal interprété dans son contenu fait surgir des émeutes de la part des Américains qui viennent envahir le territoire du Madawaska à l'encontre des autorités du Nouveau-Brunswick. Ces premiers, pour avoir empiété sur un territoire dont la juridiction ne relevait point de leur gouvernement, sont chassés et fortement amendés.

Enfin on vient à l'entente que l'A-roostook reste sous la juridiction des Etats-Unis, tandis que la rivière Saint-Jean continue d'être administrée par le Nouveau-Brunswick. L'exploitation libre des forêts devient donc accessible au deux parties seulement.

Pour en venir à une entente écrite, le cabinet anglais confie à un des membres de son conseil privé, Lord Ashburton, la mission de rencontrer à Washington, Daniel Webster, diplomate américain et secrétaire d'Etat dans le gouvernement des Etats-Unis, afin de régler définitivement la question des frontières. Après de nombreuses délibérations, un traité fut conclu sous le nom d'Ashburton, signé à Washington, le 9 août 1842, fixant la frontière actuelle entre le Nouveau-Brunswick et le Maine.



Le moulin Murchie

Historique de St-Jacques

En 1860, on reconnaissait la paroisse de St-Jacques sous le nom de "Rivière-à-la-truite". Lors de sa première visite au Madawaska, Mgr James Rogers, évêque de Chatham, institua cette nouvelle paroisse. Pendant vingt ans, c'est-à-dire de 1860 à 1880, St-Jacques était une mission desservie par les prêtres de St-Basile.

Avant la construction de la première chapelle en 1873, les fidèles de l'endroit assistaient à la messe dans des maisons privées. Le prêtre-missionnaire avait un appartement dans une de ces maisons où il pouvait recevoir les paroissiens.

A l'époque, faute de commodité et de confort, les colons éprouvaient une grande difficulté pour pourvoir à leurs propres besoins. Grâce à leur esprit de foi et de travail, à leur courage et enfin à leur persévérance, ils ont réussi à combattre cette pauvreté. Leurs principales fonctions consistaient au défrichage du sol avec des instruments très rudimentaires. Quant à l'achat des produits, tels que farine, sel et sucre, plusieurs devaient se rendre

jusqu'à la Rivière-du-Loup. Pour assimiler des connaissances religieuses et morales, les enfants marchaient jusqu'à St-Basile pendant une certaine période de l'année.

A la construction de la chapelle et de la sacristie en 1873, les gens ont manifesté une joie intense. Dans la même année, des instituteurs donnaient des cours dans les maisons privées et ils enseignaient également le chant. En 1877, St-Jacques devenait une paroisse civile et à cet effet son territoire fut amoindri par la paroisse dite Madawaska.

Comme la population s'accroissait d'une façon considérable depuis 1880, la paroisse y construisit une église spacieuse en 1887. Quatre ans auparavant, on procéda à la construction du premier presbytère; il servait aussi à donner l'instruction aux enfants. Déjà là, la paroisse possédait la résidence nécessaire à un curé.

"Au dire des anciens, la paroisse a failli être autonome en 1880." Nommé officieusement, l'abbé Louis-Côme D'Amours ne resta que



Eglise actuelle construite en 1887

quelque temps à St-Jacques. Par la suite, on le nomma curé d'Edmundston. Malheureusement, St-Jacques restait sans curé. Elle dut attendre jusqu'au 10 novembre 1892 pour enfin perdre sa tutelle et devenir paroisse autonome. Le premier curé résident fut l'abbé François-Régis Gagnon.

Après son départ en 1896, l'abbé Joseph M. Levasseur, son remplaçant, enrichira le presbytère et l'église. A cette

époque, la population de la paroisse avait atteint au-delà de 1000 âmes.

Je n'ai pas détaillé l'histoire de cette paroisse comme bon le semblait. Ce qui importe cependant, c'est de donner les dates de la fondation et des importantes constructions. De plus, il ne faut pas oublier de mentionner les peines et les misères que nos courageux ancêtres éprouvèrent pour assurer leur subsistance.

Fondation de l'Hôtel-Dieu de Saint-Basile

Le 4 octobre 1873, Saint-Basile accueillait quatre vaillantes religieuses. Elles étaient la révérende Mère Davignon, supérieure, les Soeurs Guérin, Brisette et Philomène. Mais quelques jours plus tard, les révérendes soeurs Maillet, Colette et Rachel vinrent retrouver les quatre premières. Ces sept religieuses font le sacrifice de laisser le riche Hôtel-Dieu de Montréal, pour venir s'établir dans la pauvreté la plus absolue.

Le 10 novembre, c'est au tour de Mgr Rogers, évêque de Chatham, de venir à Saint-Basile pour l'installation officielle des soeurs dans le local abandonné par les Soeurs de la Charité. Aussitôt, les religieuses se mettent à l'oeuvre car elles savent que ce sera long et difficile. Au début, il manque de tout, à savoir le chauffage, la nourriture, mais malgré cela, les Soeurs sont toujours joyeuses...

Au début de l'année 1874, déjà les religieuses donnent

les soins à de nombreux malades, et ceci grâce au grand dévouement de leur bonne pharmacienne, Soeur Maillet. A l'été de la même année, on procède à l'ouverture de l'école et du pensionnat. Ce pensionnat ne peut contenir qu'une vingtaine de pensionnaires. Le 2 février, le malheur visite l'établissement. En effet, Mère Davignon, supérieure, est atteinte d'une grave maladie à laquelle elle succombe.

Sous le règne de sa remplaçante, Mère Quesnel, les oeuvres se développent, mais avec un grand regret, et pour causes de santé, quelques-unes des fondatrices doivent retourner à Montréal. Un autre problème vient s'ajouter à ceux déjà existants. En effet, sur l'avis de Mgr Bourget, évêque de Montréal, la Maison-Mère envoie un religieux de la Compagnie de Jésus prendre des renseignements sur place de la nouvelle fondation.

Cette enquête a eu pour résultat la décision de rappe-

ler les Soeurs à Montréal, mais Soeur Maillet plaide la cause auprès de Mgr Bourget par une touchante lettre qu'elle lui adresse. L'Hôtel-Dieu est sauvé...

Le local occupé par les soeurs, les malades et les enfants étant devenu trop petit, le 3 juillet 1877, on lève la charpente d'un édifice plus grand. A cause de ressources, il faudra plus de quatre ans pour terminer la construction. En 1880, Mère Maillet devient supérieure et en 1884, aux tâches de l'éducation des jeunes filles et du soin des malades vient s'ajouter celle de ces trois oeuvres, les religieuses se voient dans l'obligation d'agrandir. Mère Maillet rêve d'une construction en briques et elle se réalisera, car en face du couvent se trouve un terrain glaiseux. Après bien des démarches Mère Maillet, s'assurant que cette terre serait propice à la fabrication de la brique, fait organiser les chantiers par l'entremise de M. Berlinguet, architecte de Québec.

Le 20 août 1885, en pré-

sence de Nos Seigneurs Rogers et McIntyre, on pose la première pierre à l'édifice. En 1890, après bien des difficultés la maison est achevée.

Malgré les dures épreuves de la pauvreté et du dépérissement des santés chez les Soeurs, l'année 1900 est celle d'un progrès immense. Les toits du nouvel édifice furent relevés, les ailes allongées, la chapelle agrandie, un hangar fut changé en pensionnat pour les garçons, que Mgr Dugal appellera son "Petit Collège" où il enseignera lui-même.

Ce sera en 1923, que l'Hôtel-Dieu célébrera son cinquantenaire et les statistiques de ces premières années de dévouement donnent: 95 jeunes filles entrées au noviciat; 2177 élèves enregistrées au pensionnat des jeunes filles, 1873 élèves à celui des garçons; 367 filles et 263 garçons logés à l'orphelinat. C'est ce qui donne à l'Hôtel-Dieu toute son importance par le passé et sa valeur aujourd'hui.

1868

St-Léonard de Port Maurice

Cette paroisse détachée de Saint-Bruno et érigée en 1868, est organisée et desservie pendant les premières années de son existence par l'abbé McGuirk, curé de Saint-Basile. Avant sa fondation, les curés de Saint-Bruno y avaient fait des missions de temps à autres dans les maisons privées, particulièrement chez M. Jean-Marie Parent. Le premier baptême et le premier mariage furent enregistrés en 1854 par l'abbé Mely.

L'emplacement des lieux pour l'office divin fut acheté par l'abbé McGuirk d'Abraham Coombs, et on se servit d'une bâtisse qui fut transportée sur le terrain et utilisée comme lieu saint, temporairement.

C'est en 1869, que l'abbé Louis-Gagnon, dit Belle-Isles, prit charge de la nouvelle paroisse où il demeura jusqu'en 1872. Son plus grand travail fut de commencer la construction de l'église actuelle qui ne fut ouverte qu'en 1876. Après le départ de l'abbé Gagnon, la paroisse fut desservie par le curé de Grand-Sault, l'abbé John O'Leary.

Pendant les années de 1874-75, l'abbé William Va-



Son église...

rily devient curé de Saint-Léonard et eut pour successeur l'abbé L. A. Launière de 1875 à 1903. Sous la direction de ce dernier, l'intérieur de l'église fut terminé en 1894. De 1903 à 1915, cette paroisse connut son quatrième curé du nom de l'abbé J. A. Babineau qui construisit le presbytère actuel.

Ce fut au tour de l'abbé Antoine Comeau de diriger

la paroisse de 1915 à 1924. Il construisit en 1916, l'église de la mission Saint-Antoine de Padoue, au village, en face de Van Buren.

Note - En 1946, les noms de ces deux paroisses seront interchangés. Saint-Léonard de Port Maurice prendra le nom de Saint-Antoine de Padoue, et Saint-Léonard - (ville actuellement) deviendra St-Léonard de Port Maurice.

La Fondation de Saint-Hilaire

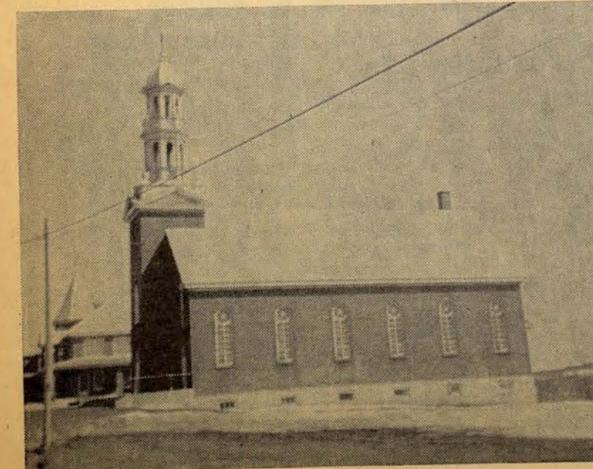
Détachée de Sainte-Luce en 1868 par Mgr Rogers, elle répondait aux vœux et aux besoins de tous les paroissiens de la rive nord. Dans une assemblée convoquée et

présidée par l'évêque lui-même chez M. Hilaire Cyr, on décida de construire immédiatement une chapelle temporaire. Ce dernier donna gratuitement le terrain pour

l'emplacement des nouveaux édifices paroissiaux et Mgr Rogers, comme récompense pour cet acte généreux choisit Saint-Hilaire, évêque de Tours, comme titulaire de la nouvelle paroisse.

La chapelle construite la même année, ainsi qu'une résidence aménagée pour le nouveau curé, l'abbé François-Xavier de Langrie prit charge de la nouvelle paroisse en automne 1868 pour y demeurer jusqu'en 1871. Par la suite et jusqu'en 1885, cette paroisse fut desservie par les curés de Saint-François et à cette date, elle fut confiée à l'abbé Jean-Frédéric Maillet qui d'une santé délicate mourut peu après, le 19 mars, 1888.

En septembre 1891, l'abbé Antoine Comeau devient curé de Saint-Hilaire pour y demeurer vingt-quatre ans. Il fut un grand apôtre, surtout de la tempérance, et réussit à promouvoir l'éducation parmi ses jeunes paroissiens.



Eglise de Saint-Hilaire

Mgr Dugal et l'éducation...

Dire simplement de Mgr Dugal qu'il fut un apôtre de l'éducation, un fervent missionnaire de l'avancement culturel de notre jeune peuple "madawaskaïen" serait certes beaucoup; mais son oeuvre l'est encore plus... et les termes pour le qualifier ne seraient que trop faibles. Seule, l'image de sa vie peut nous montrer l'éclat de cette personnalité.

"Louis-Napoléon Dugal est né à Kamouraska (Rivière-du-Loup) le 4 août 1853. Ordonné prêtre le 29 septembre 1876, il était nommé vicaire à Saint-Basile, le 27 octobre 1876. En 1880, il devenait curé de cette même paroisse, poste qu'il occupa jusqu'à sa mort le 27 novembre 1929. La Sainte Eglise semble s'être plu à reconnaître publiquement le mérite de ce zélé prêtre en le nommant Grand-Vicaire du diocèse de Chatham en janvier 1900, Prêlat Domestique de Sa Sainteté en 1905, enfin Protonotaire Apostolique en 1918. Mgr Dugal fut, au cours de sa longue vie sacerdotale de 53 ans, un conseiller recherché et pour ainsi dire "le bras droit" des évêques, en particulier de Mgr Barry, évêque de Chatham. Il fut surtout l'ami sincère et le sage conseiller de Mgr Mathieu de Régina." Dès lors, un tel portrait mérite d'être admiré de plus près.

Dès l'arrivée en 1873, des premières Religieuses Hospitalières de Saint-Joseph dans la paroisse de Saint-Basile, le jeune ecclésiastique Louis-Napoléon Dugal, alors en vacances chez son oncle, curé de Saint-Basile, manifesta pour la première fois un véritable attachement à l'éducation. Et ce n'était, pour ainsi dire, que le début d'une vie entièrement consacrée à l'enseignement des jeunes. Elles étaient venues pour prendre la direction d'une école et déjà à leur grande joie, un jeune abbé leur venait en aide. Et quelle aide merveilleuse! Son zèle, son ardeur à l'éducation le firent s'intéresser "à tout ce qui pouvait développer l'intelligence des enfants". Ce souci d'éduquer, il l'exerça, nous dit Mère Maillet, "auprès des jeunes qui passèrent dans notre Maison de 1873 à 1929..."

Son désir le plus cher, M. l'abbé Dugal nous le rappelle lors d'un "pèlerinage" à Saint-Joseph, était celui de créer une institution "où les jeunes puissent puiser, avec la science qui leur permettra d'exercer une bonne position dans le monde, l'esprit chrétien, la solide piété, les vertus chrétiennes, les bonnes manières, tout ce qui constitue une éducation et une formation chrétienne et religieuse." En somme, il voulait donner naissance à une ferme élite de fervents chrétiens. Et son enseignement du catéchisme, il le professa avec une telle éloquence et une telle vigueur qu'il domptait sous le charme de sa parole convaincante, son auditoire."

Dans le "Petit Collège" de Mgr Dugal - comme il appelait son Académie - le pieux éducateur veillait sur la religion avec un soin jaloux... Et chaque soir à 7h.30, il prenait un certain plaisir à se rendre au pensionnat des garçons pour les entretenir eux, ses futurs collégiens. Son souci de l'éducation était tel, qu'on en vint à croire que "sa vie, c'était les élèves". Rarement, il les disputait ou encore les réprimandait sévèrement; mais au contraire, il aimait

(suite à la page 8)



2e Eglise construite en 1881

Paroisse Immaculée-Conception Edmundston

Érigée en septembre 1872 par Mgr Rogers, évêque de Chatham, cette paroisse fut desservie jusqu'en 1880 par les curés de Saint-Basile. La construction de la chapelle de mission se fit sur un terrain donné gratuitement par M. Francis Rice.

Elle connut son premier curé résident, l'abbé Côme D'Amours, en 1880, ayant en plus la desserte de Saint-Jacques. Installé d'abord dans cette dernière paroisse, les citoyens d'Edmundston offrirent à l'abbé D'Amours de mettre à sa disposition la maison Costello, rue Canada, propriété de la famille Rice

qu'il voulut bien accepter. Edmundston comptait alors 102 familles et toujours grandissante on dut commencer à construire en 1881 une nouvelle église qui subit plusieurs modifications et des agrandissements.

Ce ne sera que sous l'administration de l'abbé Conway, en 1927, que sera ouverte la cathédrale actuelle, inachevée jusqu'en 1941. Ce sont pendant les années de cet éminent curé comme pasteur, que la paroisse de l'Immaculée-Conception connut sa prospérité et un progrès constant depuis.

Historique de Ste-Anne de Madawaska

La paroisse de Sainte-Anne a connu un début assez particulier à comparer à ses voisines.

Depuis 1785, les familles s'accroissaient sans cesse le long de la rivière Saint-Jean. Plusieurs paroisses furent alors fondées. Souvent la distance qui les séparait était très imposante pour les voies de communication d'alors. Ce fut le cas pour la paroisse de Saint-Basile et celle de Saint-Léonard Parent, dont la distance entre celles-ci était de 23 milles. Mais entre ces deux paroisses des colons venaient défricher de nouvelles terres et le nombre des familles augmentait sans cesse.

Au mois de septembre 1872, Son Excellence Monseigneur Jacques Rogers, premier évêque de Chatham, était en visite pastorale dans le comté de Madawaska (qui n'était pas encore séparé du

comté de Victoria). Un certain nombre d'habitants de la partie supérieure de la paroisse de Saint-Léonard et de la partie inférieure de la paroisse de Saint-Basile demandèrent l'érection d'une nouvelle mission. Ils alléguaient à l'appui de leur demande, la grande distance qu'ils avaient à parcourir pour se rendre à leur église respective, et par là-même, la difficulté d'assister aux offices divins et d'envoyer leurs enfants au catéchisme. Puis ils s'engageaient à construire au plus tôt une chapelle ou une église convenable à l'endroit déterminé par l'évêque.

Le site de la nouvelle église devait prendre lieu au sommet d'une colline sur la terre de Simon Beaulieu. Le terrain fut acheté, la place de l'église marquée et les limites de la nouvelle paroisse fixées.

Le Révérend Père Georges Théodule Dugal de la congrégation de Ste-Croix, alors curé de Saint-Basile, fut chargé par Mgr l'évêque d'organiser et de desservir la nouvelle paroisse à laquelle on avait donné sainte Anne pour patronne.

Des syndics furent nommés et on se mit à l'oeuvre pour la construction. Le zèle et l'activité des habitants furent tels que la nouvelle église put ouvrir ses portes le jour de Noël de la même année. La paroisse de Sainte-Anne comptait alors à peine cent familles.

Le père Dugal desservit Sainte Anne jusqu'en 1874, et en mai de l'année suivante, le Rév. Louis Alphonse Launière succède au Rév. W. Varily comme curé de Saint-Léonard. En même temps, celui-ci s'occupe de la mission de Sainte-Anne jusqu'au mois d'octobre 1876. A partir de cette date jusqu'en 1886, Saint-Basile s'occupe de nouveau de la mission de Sainte-Anne. Enfin, en 1886, Sainte-Anne devient paroisse autonome et voit son premier curé venir s'y installer, le Rév. Israël-Norbert Dumont. On y célébra pour la première fois la Fête de Sainte-Anne avec solennité et à cette occasion, huit prêtres vinrent administrer le Saint Sacrement de Pénitence aux pèlerins.

L'année suivante l'abbé Dumont construisait le presbytère qui existe encore aujourd'hui. En 1923, sera cons-

truite l'église actuelle par l'abbé Claude J. Cyr, et dont l'immensité de sa construction de pierre fait la fierté de ses paroissiens. A chaque année se renouvelle la dévotion à Sainte Anne, devenue de nos jours un sanctuaire tant à l'extérieur que dans le coeur religieux des hommes...



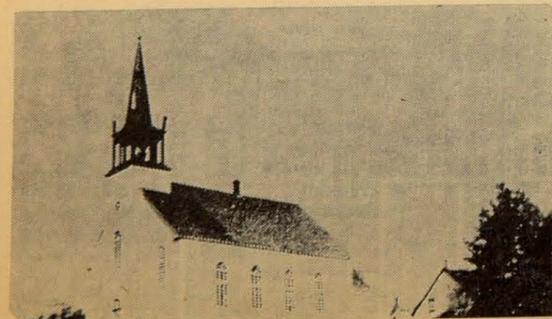
Rev. I.-N. Dumont

Le premier chemin de fer de la région

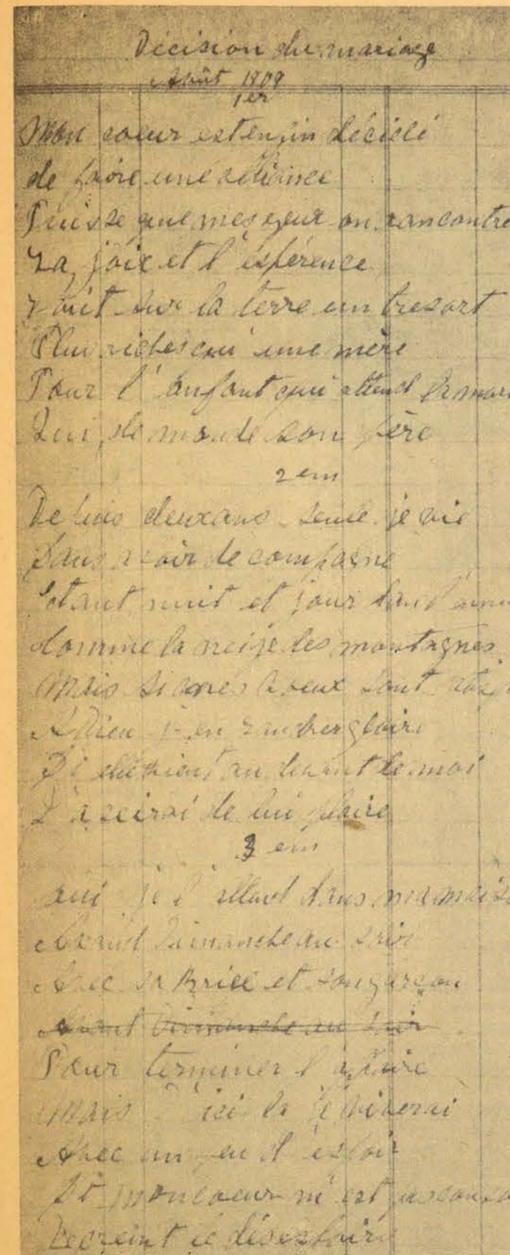
Une nouvelle ère de progrès s'annonce pour la région avec l'inauguration du premier chemin de fer. En 1878, le "New Brunswick Railway Company" termine jusqu'à Edmundston son réseau de voie ferrée entrepris en 1871 à partir de Frédéricton. En 1878, le premier train, appartenant à la compagnie du Canadien Pacifique, arrivait à Edmundston. Il voyageait sur deux rails étroits pour arriver dans un tunnel couvert et situé au même endroit où se trouve aujourd'hui la gare du C.P.R. Le premier agent à venir à Edmundston fut le père de M.S.E. Burpee, premier maire d'Edmundston.

Le 1er janvier 1889, Edmundston est la scène de l'arrivée d'une compagnie de chemin de fer, le "Témiscouata" pour transporter les gens et les bagages. Son parcours était de 113 milles. Le Nouveau-Brunswick ne possédait que 44 milles de ce parcours,

(suite à la page 8)



1ère Chapelle de Ste-Anne construite en 1872



Les Poèmes d'un vieux

Autrefois à St-André, un vieux nommé Stanislas St-Amand, premier colon de l'endroit, composait des poèmes à sa façon et par la suite, il les mettait en chanson. Venant de St-Epiphanie, Qué., il apprit très tôt que la région possédait des ressources naturelles et ces ressources méritaient d'être exploitées. A l'âge de 17 ans, il se rendit avec ses frères à St-André et ils défrichèrent le sol. Marié à St-Léonard en 1871, Stanislas St-Amand éleva sa famille à St-André.

1
Mon coeur est enfin décidé
De faire une alliance,
Puisque mes yeux ont rencontré
La joie et l'espérance.
Puis sur la terre un trésor
Plus riche qu'une mère
Pour l'enfant qui attend le
mort
Qui demande son père.

2
Depuis deux ans, seul je vie
Sans avoir de compagnie
Etant nuit et jour dans l'en-
nu
Comme la neige des monta-
gnes.
Mais si mes vœux sont sa-
tisfaits,
A Dieu je rendrai gloire.
Si elle vient devant moi,
J'essayerai de lui plaire

3
Oui, je l'attends dans ma mai-
son
Avant dimanche soir
Mais d'ici-là je vivrai
Avec sa bru et son garçon
Pour terminer l'affaire.
Avec un peu d'espoir.
Et mon coeur n'est pas con-
solé
Je crains le désespoir.

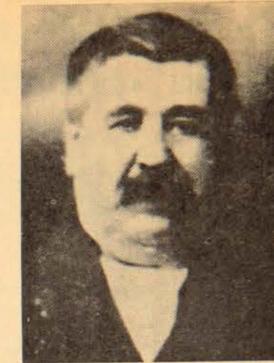
L'origine...

(suite de la page 2)

donc d'en trouver la décharge. Après avoir cherché inutilement au pied du lac, il se dirigea vers la tête en longeant le côté ouest. Après une marche de 5 à 6 milles, il parvint à destination mais ne trouva pas encore l'objet de ses recherches. Il continua donc sa marche du côté est et ce n'est qu'après avoir atteint le milieu de la longueur du lac qu'il en trouva la décharge. En suivant le ruisseau, John Baker put retourner chez lui. Après cette aventure, on nomma ce lac le lac Baker." (1) "Le Madawaska" 7 nov. 1929.

Une dizaine d'années avant sa mort, il décida d'écrire son journal et ce journal qui remonte au début du XXe siècle renferme de nombreux poèmes. Evidemment, il n'a pas suivi les règles de la versification ni les règles de la grammaire française. Puisqu'il n'avait aucune instruction, il écrivait au son. Il faut dire cependant qu'il s'intéressait d'une façon particulière aux connaissances livresques et il lisait tout ce qui lui passait sous la main.

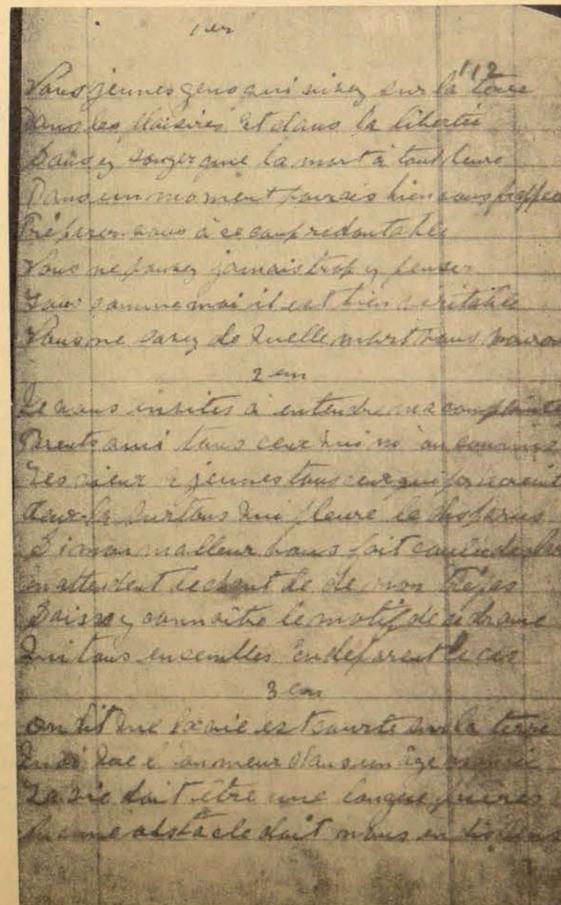
Veuf depuis un certain nombre d'années, Stanislas St-Amand manifeste le désir de se remarier. Plus tard, il connut une certaine dame qui lui plaisait beaucoup et il voulait la demander en mariage.



Stanislas St-Amand

A cet effet, il composa un poème s'intitulant "Décision du mariage". Ici, nous tenons à publier quelques strophes de ce poème en corrigeant nécessairement les fautes d'orthographe.

A la mort d'un de ses amis, le vieux poète profita de l'occasion pour écrire une "complainte". Puisqu'il éprouvait beaucoup de tristesse, il exprima en quelque sorte ses états d'âme dans cette chanson. Ce poème peut nous servir de leçon, car il est très réaliste.



1
Vous, jeunes gens qui vivez sur la terre
Dans le plaisir et dans la liberté
Sans y songer que la mort à toute heure,
Dans un moment pourrait nous frapper.
Préparez-vous à ce coup redoutable;
Vous ne pouvez jamais trop y penser
Vous comme moi, il est bien véritable,
Vous ne savez jamais de quelle mort vous mourrez.

2
Je vous invite à entendre ma complainte
Parents, amis, tous ceux qui m'ont connu;
Les vieux et les jeunes tous ceux qui par la
crainte,
Ceux-là surtout qui pleurent le disparu.
Si mon malheur vous fait couler des larmes
En attendant le chant de mon trépas,
Faites-y connaître le motif de ce drame
Qui tous ensemble en déplorent le cas.

3
On dit que la vie est courte sur la terre
Quoi que l'on meure dans un âge avancé.
La vie doit être une longue prière
Aucun obstacle doit nous en dispenser...

Vie familiale et sociale vers 1830

Les gens de cette époque vivaient en commun et bien pauvrement. Leurs seuls revenus étaient la chasse et la pêche; ce qui revient à dire qu'ils vivaient de tout ce qu'ils pouvaient capturer et cultiver. Ce qui leur manquait, ils se le procuraient par l'échange qui était très populaire de ce temps.

En ce qui concerne leurs maisons: elles étaient au début des cabanes d'écorce dans l'attente d'un abri plus solide. Plus tard, malgré des constructions rudimentaires, les colons se trouvaient très à l'aise dans leur maison de bois rond. Au centre de la pièce s'élevait une énorme cheminée de pierres qui servait de foyer. Tout le mobilier se résumait à quelques lits dispersés aux coins de la pièce, une table, et des bancs pour les plus fortunés. Ordinairement une bûche faisait office de chaise. A noter que l'on se servait souvent de mousse pour plusieurs usages, tel que pour calfeutrer les fentes entre les bois ronds de la maison; on se servait aussi de clous de bois pour l'assemblage de différentes choses.

L'électricité n'existait pas encore, alors on s'éclairait à la chandelle. Celle-ci était faite à la maison et on se servait de suif de boeuf ou de mouton que l'on faisait fondre et versé dans un moule, on en retirait une chandelle.

Les vêtements aussi étaient faits à la maison. En effet les femmes étaient leur laine et tricotaient les vêtements pendant que les hommes s'occupaient de la terre et de la chasse. Les principales cultures étaient celles du tabac et du lin. De cette dernière on confectionnait presque tous les vêtements: chemise, robes, nappes, etc... On réussissait à cultiver quelques produits qui servaient de nourriture mais les choses principales comme le sel, la farine, la mélasse, l'huile, etc... on se les procurait à des postes situés parfois à de longues distances.

Maintenant que nous avons vu la vie familiale nous verrons la vie sociale. D'abord, le dimanche les gens avaient à parcourir de longues distances pour se rendre à l'église. Comme les maisons étaient pour la plupart situées près des rivières, on voyageait surtout en canot, ce qui était plus rapide.

Pour les grandes fêtes comme le jour de l'an, la Noël, et les autres, on les célébrait un peu différemment de celles de nos jours. Pour le jour de l'an qui était plus significatif pour eux, que la Noël pour nous, on faisait beaucoup de choses. La veille de cette grande fête un groupe se préparait et visitait toutes les maisons du canton; et pour recevoir les visiteurs on avait préparé du "Rum en esprit" fait d'alcool et de vin que toutes les familles possédaient à l'occasion de cette fête et la nuit se passait ainsi à visiter et à boire. Cependant, le lendemain, jour de l'An, tous se rendaient à la messe, exception faite de ceux qui avaient pris trop de caribou, et après la messe on rentrait chacun chez soi et c'était la distribution des cadeaux.

Pour Noël rien n'était important à part la messe de minuit où on se rendait en traîneaux. Ce qui rendait la fête grande surtout pour les enfants, c'était les beignes et le pain sucré qu'on recevait ce jour-là. On mangeait du sucrage une seule fois par année et c'était à la Noël.

Pour les autres fêtes comme celles de la mi-carême et de la chandeleur, on se rassemblait dans une maison où on faisait rejallir la joie à plein poumon.



Malgré la vie si dure et si pénible, on réussissait à trouver des heures de joie et de plaisir. La vie familiale avait beaucoup plus de valeur et était plus intime que celle de nos jours; on se réunissait souvent pour chanter et danser.

Ajoutons aussi que les écoles n'existaient pas, alors un homme passait par les chemins et enseignait à lire et à écrire.

De plus, ces gens ne savaient guère ce qu'était un médecin, alors les remèdes employés étaient l'écorce d'arbres qu'ils faisaient bouillir pour en retirer une solution qui parfois réussissait à rétablir la maladie.

Ainsi fut la vie des gens de cette époque...

(Mgr. Dugal suite page 5)

beaucoup les récompenser tout en exigeant d'eux une sérieuse discipline. On rapporte même qu'à la fin de l'année, il récompensait tout le monde, du plus désobéissant au plus dissipé! "Il n'y avait rien qu'il jugeait bon d'épargner lorsqu'il s'agissait d'éducation; et son cœur était bien plus grand que sa bourse." Un véritable père...

De plus, Mgr Dugal gardait une très grande importance à la formation artistique des jeunes. C'est pourquoi, il se rendait lui-même au "Petit Collège" pour leur donner des cours théâtraux. Le succès répondit à ses efforts et des pièces telles que "Jocrisse" et "le Médecin malgré lui"... n'auraient été point mieux rendues par des professionnels. C'est encore une fois que l'oeuvre de ce "Grand Ami de l'Enfance" fut immense. A ceci, M. l'abbé T. Albert ajouta pour louer ce zélé missionnaire de l'éducation: "Sous la direction intelligente et patriarcale de Mgr Dugal, l'établissement prit un essor merveilleux, et opéra dans le Madawaska une transformation dont il serait difficile de mesurer la grandeur ou de calculer les effets heureux."

Pour conclure, il serait difficile d'apprécier à sa juste valeur une telle oeuvre d'une vie consacrée totalement à l'éducation de jeunes, tant son influence fut grandiose. D'un simple couvent, il en fit une sorte de lycée, une université primaire où "chaque branche de la science était enseignée, où chaque talent pouvait se développer selon ses aptitudes". Et l'éducation, il l'a donnée tant au plus riche qu'au plus pauvre... Dès lors, peuple madawaskaïen, comment rendre hommage à une telle personnalité, à un tel apôtre de notre culture, si ce n'est qu'en éveillant en vous, la curiosité de son oeuvre accomplie...

Viateur THIBAUT
Rédacteur en chef

Historique

de Clair

(Ancienne église de Clair)

En 1886, un incendie détruisait l'église et le presbytère de St-François. A la demande des paroissiens et de l'abbé Phydime Paradis, Mgr Rogers se rendait à Saint-François pour la réorganisation de la paroisse. Après avoir dressé les plans pour la construction d'une nouvelle église, l'évêque mit le projet à exécution. Ce qu'il voulait, c'était "une seule paroisse et une seule église."

Pendant un an, cette nouvelle paroisse fut desservie par le curé de St-François. En septembre 1889, l'abbé Antoine Comeau, vicaire de St-Basile, fut nommé curé de Clair. Malheureusement, il ne resta que 12 mois à ce poste transitoire. De nouveau, l'abbé I. N. Dumont, nouveau curé de St-François-Xavier, desservit la paroisse de Clair.

Après la construction du presbytère en septembre 1893, l'abbé J. F. Léonard du diocèse de Rimouski, prenait la desserte de Clair pour une courte période de deux mois. Encore une autre fois, l'abbé Dumont reprenait sa mission jusqu'en mai 1895. Promu à la cure de Clair en 1895, l'abbé Georges Gauvin compléta l'intérieur de l'église et après son départ en 1901, l'abbé Dumont prit la charge de la paroisse jusqu'en 1904.

En septembre 1886, une délégation du district de Clair rencontra Mgr Rogers pour la détermination d'une nouvelle construction et d'un nouvel emplacement. Malgré la vive opposition du curé Paradis, Clair pouvait quand même construire son église. On dépensa par conséquent deux longues années de labeur pour l'érection de cette église. Le 27 octobre 1888, Mgr Rogers célébra lui-même la première messe. Enfin, la nouvelle église a-

Premier chemin de fer...

(suite de la page 6)

le reste était construit dans la province de Québec. Pour faire le voyage de 81 milles Edmundston-Rivière-du-Loup, le train ne prenait que quatre heures, pour le modique prix de 1½ sous le mille. On achetait alors des livres de billets et le conducteur détachait la valeur en billets de voyage.

Le carburant de l'engin d'alors était bien entendu le bois, et on devait s'accumuler des réserves assez considérables pour parcourir un assez long trajet.

Par ce transport, de nouvelles communications furent rendues possibles, une ère d'expansion et de développement s'ouvrait. Ce fut pour le Madawaska une révolution commerciale, un pas de plus vers le progrès.

1
9
0
0

AU

MADOUESKAK

1
9
2
5

PROJET DU CENTENAIRE - CAMPOREE '67

CLAN PAUL VI - COLLEGE SAINT-LOUIS

VOLUME 1, NO. 3, SPECIAL — JUIN 1967

Journal "Le Madawaska"

"L'imprimerie qui éditait le journal fut achetée en 1913 de M. Frenette de Rivière-du-Loup. Les acheteurs et principaux intéressés furent Me Max D. Cormier et le docteur A. M. Sormany. On lira avec intérêt (à la suite de cet article) les souvenirs de ses débuts tels que racontés par le docteur A. M. Sormany lui-même."

"Contentons-nous de rappeler qu'en ce temps-là le journal "Le Madawaska" était rédigé par ses deux acquéreurs; cinq jeunes filles faisaient la composition d'imprimerie à la main, lettre par lettre."

"Le journal était alors logé sur la rue Canada, sur le coin aujourd'hui occupé par la Station de Service Imperial. Peu de temps après, il déménagea

de l'autre côté de la rue, dans le sous-sol du magasin actuel de M. Jack I. Hutman."

"Après quelques années, nouveau déménagement. Cette fois le journal "Le Madawaska" allait s'installer rue de l'Eglise sur l'emplacement actuel de la quincaillerie Vital Albert."

"Ainsi que le raconte le docteur Sormany dans l'article "souvenirs", le journal changeait de propriétaire en 1923. Bientôt, M. J. Gaspard Boucher en devenait le seul rédacteur-éditeur et propriétaire. C'est en cette même année que le journal se portait acquéreur de sa première linotype."

("Le Madawaska",
26 nov., 1953).

"Souvenirs"

(Docteur A. M. Sormany)



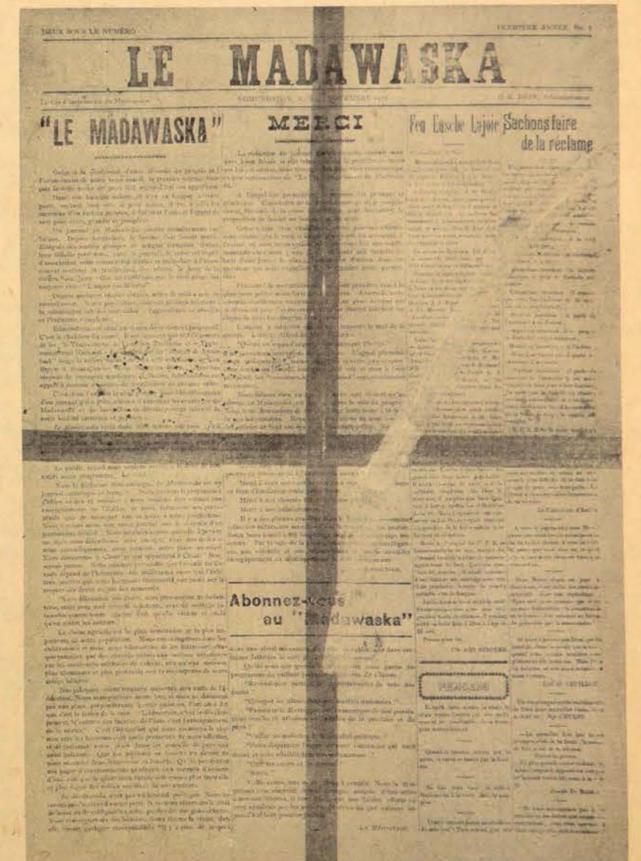
Max D. Cormier
fondateur du journal
"Le Madawaska"

"Je l'ai connu à ses tous débuts, notre petit hebdomadaire; je l'ai vu naître et j'ai suivi de près son évolution pendant de nombreuses années."

"Conjointement avec mon ami, Max D. Cormier, de regrettable mémoire, j'en ai été un des rédacteurs depuis le début jusqu'au moment où il a passé en d'autres mains."

"C'était un travail intéressant, sans doute, mais passablement ingrat. C'est qu'en effet, à part de le rédiger, il fallait le faire vivre et les sources de revenus étaient minces."

"Notre atelier d'imprimerie était des plus élémentaires, pendant assez longtemps, le journal se composait à la main, lettre par lettre. La grosse presse se tournait à



Le premier numéro — 1913

bras et nous étions bien aises, le mercredi, d'accepter les bons offices de l'indescriptible Alphonse Blanchette. Les travaux d'impression n'affluaient pas, car nous n'étions pas installés pour faire de la sollicitation parmi notre population."

"Les prophètes de malheur ne manquaient pas et en certains milieux on ne se gênait guère pour prédire la disparition du journal en-dedans

de six mois... Il y a de cela quarante ans et le journal vit toujours. Combien des prophètes ne sont plus là pour se réjouir ou s'attrister de cette belle survivance."

"Je me demande si "Le Madawaska" aurait survécu sans ces prédictions pessimistes et souvent malveillantes qui stimulaient notre entêtement et nous donnaient l'énergie nécessaire pour surmonter les (suite à la page 2)

EDIT

Un travail accompli

Voilà le Madoueskak tel que nous l'avons vu, dans son histoire, dans son développement vers une plus grande prospérité. Il faut comprendre que nous n'avons pu toucher à tous les grands événements, pour vous en donner un aperçu, car notre temps était limité. Notre premier devoir était avant tout notre tâche étudiante, et nous nous sommes livrés corps et âmes à la présentation de ces journaux afin qu'ils soient pour vous une source d'enrichissement.

Si par hasard il y a des inexactitudes, veuillez nous en pardonner, car elles n'ont pas été volontaires, ni même consciencieuses. Tout ce que nous avons pu contrôler par nous-mêmes, nous l'avons fait, mais notre histoire demeure inachevée, car il faut que chacun de nous en scrute le contenu pour lui apporter une part personnelle de recherche, et surtout d'appréciation.

Nous sommes heureux d'avoir pu peut-être vous intéresser davantage à cette région qu'est le nôtre. En essayant d'y apporter une certaine originalité dans la présentation, nous sommes convaincus d'avoir fait naître parmi les gens du Madawaska un souffle de patriotisme, d'heureux souvenirs de notre histoire. Il faudra conserver cette documentation précieusement, non pas parce qu'elle comporte des faits historiques en dehors de l'ordinaire, mais parce qu'elle nous touche de près, parce qu'elle fait revivre dans nos coeurs un passé dont nous devons être fiers, dont les faits révèlent la valeur et la source de notre existence.

L'un de nos plus grands désirs a été surtout celui de prendre une part active dans la célébration du Centenaire de la Confédération. Soyez prêts et disponibles vous aussi à faire votre petite part, car cette année doit résulter en un pas géant dans le progrès, en un renouvellement de nos vies intérieures aussi bien qu'extérieures.

Nous sommes tous citoyens du Madawaska, milieu de fraternité et de joie devant excéder les tendances contraires, éloigner et combattre ce qui donne la mort à la vie. Une vie pleinement vécue, est une vie qui se donne; un travail vraiment réussi, est un travail qui demeure dans le coeur de l'homme une oeuvre inachevée.

Rhéal DUMONT,
Directeur.

Quelques Dates Historiques...

- 1903—Ouverture d'une succursale de la Banque Royale à Edmundston.
- 1904—Fondation de la paroisse de Saint-André.
- 1905—Première école supérieure à Edmundston et ouverture des classes. —Proclamation de l'acte d'incorporation de la ville d'Edmundston.
- 1907—Installation de la Banque de Montréal.
- 1908—Grande convention des Acadiens à Saint-Basile. —Arrivée de l'abbé Conway à Edmundston.
- 1913—Fondation du Journal "Le Madawaska". —La Banque Provinciale ouvre une succursale à Edmundston.
- 1917—Construction de la pulperie Fraser à Edmundston. —Décret d'érection de Baker-Brook comme mission, desservie par St-Hilaire. —Construction d'un pont de béton remplaçant le vieux pont couvert sur la rivière Madawaska.
- 1918—Grande épidémie de grippe espagnole dans la région.
- 1919—Rivière-Verte devient paroisse civile. —Fondation de la paroisse de Saint-Joseph.
- 1920—L'église et le presbytère de Saint-François sont détruits par le feu.
- 1922—Inauguration du pont international. —Un incendie ravage le village de Baker-Brook.
- 1923—Rivière-Verte devient paroisse autonome.
- 1924—Saint-Léonard (ville) devient paroisse officielle.
- 1925—Débuts de construction de la Cathédrale Immaculée-Conception, d'Edmundston.

AU MADOUESKAK

Equipe: "Au Madoueskak"

Directeur Rhéal Dumont
Assist.-Directeur .. Etienne St-Amand
Rédacteur en chef ...Viateur Thibault
Rédacteurs-Assists .. Jean-Marie Lang
Ronald Ouellet
Mise en page ... Jean-Marie Cormier
Recherches Yves Carrier

"Souvenirs" . . .

(suite de la page 1)

difficultés parfois quasi insurmontables."

"Ceux qui l'on connu, savent la tenacité qui caractérisait Max Cormier. Sa carrière

L'alcool et la force musculaire

"C'est une erreur de croire que l'alcool est un fortifiant. Ce qui fait croire à quelques-uns qu'il fortifie, c'est l'ignorance; car l'alcool excite simplement sans donner plus de force, puis engourdit les nerfs comme le cerveau, et fait oublier la fatigue pendant quelque temps. Cet effet n'est que passager, tandis que la réaction est permanente."

"Les professionnels du sport savent que l'alcool ne donne ni force ni résistance. On en a vu qui ont montré une force prodigieuse pendant quelques années alors qu'ils étaient sobres, puis, devenus "buveurs" n'ont pas tardé à perdre leurs décorations et à baisser même au-dessous de la force normale."

"Est-ce le travail qui affaiblit ou abrutit? Non, ce n'est pas le feu de la forge, ni la facture du marchand qui enlèvent la vigueur au bras ou l'intelligence au cerveau; mais c'est dans l'intempérance et la débauche que s'usent la résistance et l'endurance, que se ruinent les constitutions et qu'expirent les malheureux buveurs. Le secret de la force musculaire réside dans une hygiène vigoureuse, dans le grand air, l'eau en abondance, la sobriété dans les repas et surtout dans l'abstention d'alcool sous quelque forme que ce soit."

"Les soldats de Cyprus, qui ont conquis le monde ancien, les Spartiates, dont la vigueur et la force, ainsi que le patriotisme, sont célèbres, ne prenaient aucune boisson alcoolique."

("Le Madawaska", 3 janvier 1915).

politique en est un bel exemple. Les revers essayés presque à chaque année, ou au moins à chaque élection, ont fini quand même pour lui par un triomphe."

"La survivance du journal, pendant ces années difficiles, est, à n'en pas douter, en très grande partie l'oeuvre de Max Cormier qui n'a rien ménagé, ni son temps ni son argent pour le faire vivre. Pris par une clientèle très considérable, il trouvait quand même le moyen de consacrer à l'administration et à la rédaction une somme de temps qui autrement aurait laissé l'oeuvre entièrement dans les mains d'étrangers salariés."

"Pendant dix ans, ça été la lutte pour la vie. Vint cependant le moment où la situation financière s'aggravant il fallut considérer de vendre le journal à sacrifice de de nouveaux propriétaires, à des gens qui en feraient leur affaire et ne seraient pas obligés de remettre tous leurs intérêts dans les mains mercenaires. En un mot, à des personnes qui tâcheraient de faire vivre le journal en vivant du journal."

"Alphonse Chiasson et Athanase Leblanc résolurent de tenter l'aventure. Peu de temps après, Athanase vendait ses intérêts à Gaspard Boucher, puis Alphonse, pour des raisons de famille ayant dû quitter Edmundston, Gaspard devint le rédacteur-éditeur du Madawaska. C'était en 1923.

"J'ai voulu rappeler quelques souvenirs: les débuts d'une oeuvre qui a fait son chemin et à laquelle j'ai été mêlé dès le commencement."

"Depuis qu'il est devenu la propriété de Gaspard, le journal à grandi. Des quatre pages du début il a progressivement monté à dix, douze et même seize pages. L'atelier en est un des plus modernes et les travaux d'impression abondent."

"Je suis heureux de m'associer à tous les amis de l'oeuvre pour féliciter le propriétaire du Madawaska et pour souhaiter que son journal continue d'aller de succès en succès pour le plus grand bien de nos causes les meilleures."

("Le Madawaska" 26 nov., 1953).

Historique de la paroisse de Saint-André

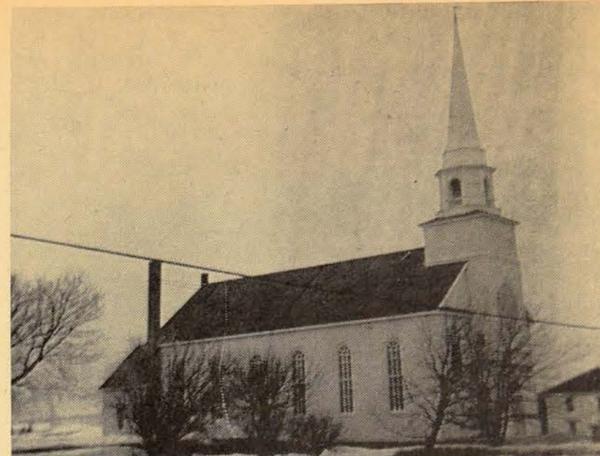
Comme toutes les autres paroisses, St-André eut aussi des débuts lents et pénibles. L'arrivée de ses premiers colons date surtout de 1860. Originaires de la Rivière-du-Loup, de St-Epiphanie, de la Rivière-Ouelle et de Trois-Pistoles, les premiers venus défrichèrent le sol et par la suite, ils s'établirent d'une façon définitive.

Jadis, pour pourvoir à leur subsistance, plusieurs gens du Québec venaient dans la région pour s'enrichir dans la pelleterie. Plusieurs se rendaient jusqu'à St-André. Après avoir arpenté ces forêts vierges, ils décidèrent de s'établir.

A la construction de l'église de St-Léonard-Parent en 1868, les gens de St-André s'y rendaient tous les dimanches pour entendre la sainte messe. Ce n'est qu'une quarantaine d'années plus tard que la paroisse construisa sa propre église. En août 1904,

l'abbé Joseph Martin entreprend la construction et le 30 avril 1905, la nouvelle église ouvre ses portes au culte. L'Evêque de Chatham, Mgr Thomas Francis Barry décréta la fondation de la paroisse et l'abbé L. N. Dugal, Vicaire Général, fixa le site de la future église et donna des limites définies à la nouvelle Mission.

Au départ du premier curé en 1907, l'abbé Eloi Martin, son successeur administra la paroisse jusqu'en 1925. Lors d'un voyage à Rome, il décéda subitement et ses précieux restes reposent au Campo Santo Lorenzo. Sous son pastorat, l'élan vers les vocations religieuses et sacerdotales fut lancé. Il exerça une très grande influence dans la paroisse. Quand St-André fêta son cinquantième anniversaire de fondation en 1954, on pouvait compter 19 prêtres, 5 frères et 25 religieuses issus de la paroisse. Ces nombreuses vocations



L'église actuelle...

sont attribuées surtout au sentiment religieux des parents et à leurs dévoués curés.

En vertu de l'immensité du territoire, l'abbé Félix Verret, troisième curé de St-André fit construire une chapelle à la "Montagne de Comeau". Voici un extrait d'une lettre de l'Evêque de Chatham à ce

sujet: "Je suis heureux d'apprendre que tout va bien à la Montagne de Comeau. Vous dites que les finances là sont meilleures qu'à St-André. J'espère qu'à St-André ses finances vont s'améliorer... etc. Vous avez eu une très bonne idée de penser à feu M. Eloi Martin, ancien curé de St-André en donnant à la Mission de la Montagne le

nom de St-Eloi. . . ."
Par son zèle pastoral, l'abbé Félix Verret exerça une telle influence que même aujourd'hui les gens qui l'ont connu, nous racontent certains faits qui se sont déroulés de son vivant. Le 28 juillet 1940, il mourut subitement dans sa paroisse alors qu'il entendait les confessions.

des chansons. . . Tant de gaieté qui les rendait un peu plus optimiste devant une existence remplie d'obstacles.

Deux écoles furent fondées au tout début à l'arrivée des français (Acadiens). L'une, située d'abord chez M. A. Lévesque puis ensuite à l'emplacement actuel de M. E. La-voie, fut consacrée à l'enseignement des enfants français tandis que la seconde, à celui des enfants indiens.

En 1878, survint un événement heureux, celui de l'apparition du premier chemin de fer, le Pacifique Canadien. Jusque là, tous les habitants d'Iroquois étaient de braves cultivateurs. Cependant en 1907, grâce à M. Georges Thériault, un moulin de "sciage" fut construit. Il employa environ une quinzaine d'hommes. Point de magasins, ni de bureau de poste, tous devaient se rendre à Edmundston ou bien Saint-Basile pour faire affaires.

Enfin en 1915, M. Denis Michaud devint propriétaire du premier magasin à Iroquois. Par la suite, à sa mort, on aménagea un bureau de poste dans son magasin.

C'est ainsi, que progressa ce petit village de jadis "Rocky Ways". . .

Epidémie de grippe Espagnole

C'est en 1918 que le Madawaska connut sa plus grande mortalité, sa première grande crise de maladie. En jan.-fév. de cette même année, une légère grippe parcourut la population faisant plusieurs malades, mais peu de mortalités. Ce ne sera qu'en octobre qu'il y aura une véritable épidémie.

A cette même époque un train de soldat venant d'Halifax en direction de Montréal s'arrêta à Edmundston. Nombreux sont les soldats malades atteints par cette maladie en chemin et quelques-uns d'autres légèrement infectés propagent les microbes parmi la foule qui était venue les accueillir.

Dans la paroisse, il y a une retraite donnée aux hommes, femmes et adolescents selon des journées respectives. Ainsi la maladie se propage rapidement, car il y a un contact fréquent et pour cette raison l'épidémie ne dure que trois semaines parce que tout le monde en est atteint. Cette maladie se caractérisait surtout par un empoisonnement pulmonaire, ce qui affectait gravement la respiration. Plus de cent personnes meurent dans la région du Madawaska.

Ce qui était plus triste, ce fut que tous les membres d'une famille, pour la plupart, étaient malades en même temps, et il n'y avait personne pour donner les soins nécessaires, sauf les docteurs très peu nombreux qui ne pouvaient parfois atteindre à temps les malades critiques pour les sauver.

Plus tard, en fév.-mars, 1919, il y eut une légère épidémie manifestant des symptômes de grippe espagnole, mais elle fut en général moins sévère que la précédente.

Ainsi le Madawaska a connu ses journées de grandes misères comme ses périodes de vraie joie. . .

Historicité de "Iroquois"

Iroquois est un petit village, situé entre Edmundston et Saint-Basile à l'embouchure de la rivière du même nom. Mais d'où nous vient ce nom si original. A savoir, il n'y avait pas d'Iroquois ici!

Au tout début, quelques familles danoises vinrent habiter ce petit village déjà peuplé par les Malécites. Mais à cause des nombreux rochers qui parsemaient l'itinéraire pour s'y rendre, on baptisa ce bout de campagne, "Rocky Ways". Par la suite, les Indiens le transformèrent en "Rockway" . . . et le nom persista jusqu'en 1910.

La venue des Français au Canada fit beaucoup de nouveautés. C'est ainsi qu'à la

prononciation de ce mot, ils crurent entendre "Iroquois"; car ils croyaient avoir rencontré une bourgade iroquoise. Le nom fut transmis alors jusqu'à nos jours.

Les "quatorze" premières familles, il faut dire, vécurent de la richesse du sol. Ils fabriquaient eux-mêmes souliers et vêtements et recherchaient leur nourriture dans les produits de la terre. C'était en somme une vie bien dure que celle de ces premiers pionniers! L'hiver heurteusement et malgré les grands froids, leur était bien agréable. C'était l'heureux temps des fêtes, des joyeuses réunions chez les voisins, des quadrilles "en plus finir" et

Le chemin de fer Transcontinental

Au début du XXe siècle, la région du Madawaska éprouvait le besoin de construire un chemin de fer transcontinental. Le Canadien Pacifique terminé en 1878, fut un grand enrichissement pour la population madawaskaienne, mais le Canadien National fit également son apparition une trentaine d'années plus tard.

Lors de la construction du Canadien National en 1911, la population s'accrut d'une façon considérable. La ville d'Edmundston comptait 1,437 habitants, chiffre remarquable pour l'époque. Parmi les travailleurs employés à la construction de ce chemin de fer on pouvait remarquer plusieurs nationalités différentes, telles que les Italiens, Belges et des Turcs. Dès le tout terminé, ces étrangers se dirigèrent vers des villes plus industrialisées.



Première gare du C. N. R.

Quant à la première gare, elle fut construite en 1912. Par la photo ci-dessus, nous remarquons qu'elle était assez spacieuse. En 1958, on la démolit pour la remplacer par une autre avec les commodités et les améliorations nécessaires. Cette nouvelle gare située actuellement sur la rue Saint-François, occupe exacte-

ment le même endroit que la première.

L'efficacité des services du Canadien National s'avérait presque indispensable. Ce moyen de transport assurait un bienfait avantageux à la population. L'état déplorable des routes et la rareté des voitures obligeaient nécessaire-

ment les gens à voyager par le train.

Ce bref exposé du Transcontinental évoque tout simplement qu'une minime partie de son histoire. Nous sommes conscient encore aujourd'hui de l'énorme service qu'il rend à toute la région, à toute la Nation. . .

Paroisse Saint-Thomas d'Aquin (Lac Baker)

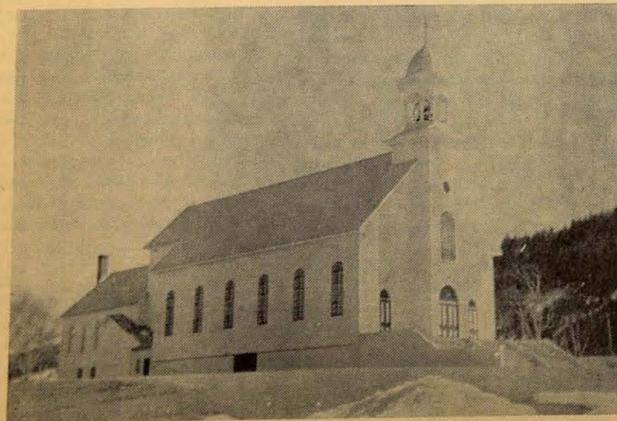
Considérée comme l'une des plus belles paroisses agricoles du Madawaska, elle connut, en 1855, son premier colon, Firmin Soucy qui vint s'établir sur ses terres. Pendant plusieurs années et jusqu'en 1871, de nouvelles familles choisissent de s'y installer pour y former leur domaine et à cette date on peut compter au delà d'une trentaine de foyers.

Depuis 1860, l'institution religieuse et le maintien de la foi se font au moyen des curés de Saint-François qui vont 3 à 4 fois l'an donner des missions aux demeures de ces colons. Ce n'est qu'au printemps de 1876, que le R. P. Jean Bazoge, c.s.c., curé de Saint-François, encouragea fortement les résidents près du lac et des alentours à se construire une chapelle.

Un don généreux du terrain d'une presqu'île, site pittoresque de l'église actuelle, fut soumis par M. Théodore Pelletier.

En 1886, le 10 septembre, pour être plus exact, cette future paroisse devient mission sous le vocable de Saint-Thomas D'Aquin et ouvre enfin les registres paroissiaux officiellement. Cette nouvelle mission est alors par la suite desservie par les curés de Saint-François et de Clair. En 1901, la première chapelle devient trop petite et l'abbé Gauvin, alors curé de Clair, fait jeter les fondations d'une nouvelle église qui ne sera terminée que trois années plus tard.

Le 12 novembre, 1904, Mgr Barry, évêque de Chatham, fit de Saint-Thomas D'Aquin une paroisse autonome et nomme comme premier curé résident l'abbé M. L. Richard. Ainsi fut établie et demeure encore aujourd'hui cette paroisse, site touristique de la république du Madawaska.



Son église...

La "République du Madawaska"

Quel titre mémorable! mais en effet le Madawaska n'est pas une vraie république dans le sens politique du terme. Cette allocution tire sa source d'une boutade lancée par le Docteur Lorne Violette de Saint-Léonard, prenant la parole à titre de député du Madawaska au cours d'une session de l'assemblée législative de Frédéricton. Il résume dans ses propres mots "l'hospitalité proverbiale, la franche camaraderie, la robuste bonne humeur et la charmante indépendance de son comté et de sa population sous le nom de "République du Madawaska". A partir de ce moment, vers les années 1920-30, survient dans la conversation de nos citoyens madawaskaiens avec un léger sourire ce titre honorifique de "La République".

Sous la détermination de ce vocable, deux de nos citoyens, Dr. P. C. Laporte et M. J. Gaspard Boucher, réalisant les quelques avantages que pourrait retirer une république au sein d'un pays démo-

(Suite à la page 7)

"Première extraction de dents"

(raconté par le Dr P. C. Laporte)

"En débarquant du rapide Témis, je me rendis d'après les instructions chez un Monsieur Cyr qui était hôtelier et avait le surnom de Régis Croc. P. H. m'avait dit quelques mots du tempérament de ce Monsieur mais je ne fus pas reçu comme je m'y attendais.

En arrivant à cet hôtel, je vis bien un vieillard, avec une figure de peau plissée, quasiment apoplectique. Rebarbatif, laid comme les sept péchés capitaux, sale et mal habillé, il avait dans ses mains un couteau de boucherie qu'il était en train d'aiguiser. Ses mains étaient couvertes de sang. Il en avait aussi sur ses habits. Enfin, il n'était pas beau à voir dans ce qu'il appelait son habit de gala. Chance que je n'avais pas peur du sang!

Avant même que je lui adresse la parole, il m'apostropha d'un ton bourru et me figeant presque par son regard malicieux, il me dit: "Quiqu'té? — Té ben laite — Pi quoisque té v'nu faire paricitte?"

Alors bien poliment, avec quasiment la tremblote dans la voix, je lui dis qu'étais et que je voulais avoir une chambre pour la nuit et une voiture avec un cheval pour aller dans les camps de travailleurs le premier, à Caron-Brook.

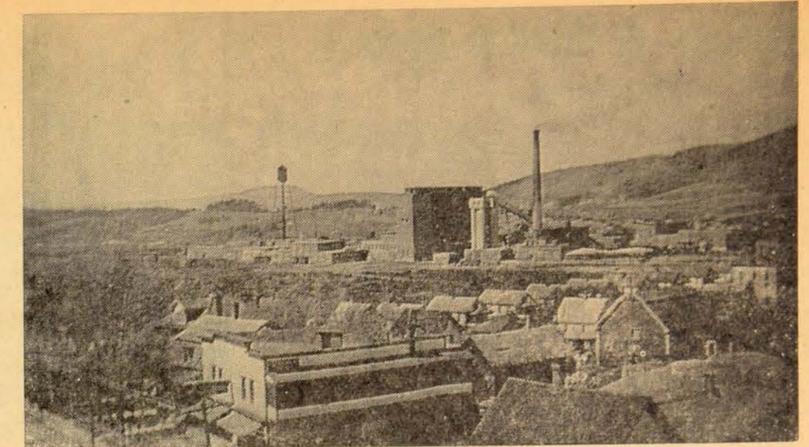
Après avoir lâché un juron épouvantable, pis cracher un morvia à deux pouces de ma chaussure, il me dit: "Oué!!! Ben monte dans le nombreur 10, pis si te encore en vie à six heures à soir, ben tu pourras descendre pour souper." Puis, après m'avoir regardé de travers il ajouta: "J'viens d'en égorger un qui f'sait du train; t'a besoin d'être tranquille mon petit ver-ra."

Bien, je vous dis que je n'étais pas gros. Je me demandais pourquoi P. H. m'avait envoyé là? . . . Ce bonhomme là avait l'air d'un tueur. . . Ca ne faisait pas longtemps que j'étais dans la chambre à ranger mes remèdes et mes outils que j'entends le bonhomme qui monte l'escalier en grognant. Il s'en vient droite à ma porte, frappe avec son poing comme pour la défoncer et me crie: "Ouyons, t'es-tu la mon p'tit batêche? Dépêche-toé d'sortir ta pince à dents mon p'tit bon Yeu. . . J'men va oùère si t'a bon bras. . . Pis si tu la manque, j't'étripe drette icitte."

Il avait encore son couteau avec lui. Il le plaça sur une petite table qui était garnie de "bondieuseries". Il s'assaya sur une vieille chaise berçante et s'envoya la tête en arrière.

Ce fut la première fois, que je vis une chaise de dentiste bien improvisée car le bonhomme s'était apporté deux morceaux de bois de poêle qu'il plaça, un sous le château, en avant, et l'autre en arrière afin d'empêcher la chaise de balancer. Ainsi installé, sa bouche grande ouverte, d'où sortait une haleine nauséabonde, avec son doigt sale, il m'indiquait une grosse dent du fond à gauche. Elle était gâtée et excessivement douloureuse; rien qu'à y toucher le bonhomme lâchait un hurlement. C'était peut-être pour ça qu'il n'était pas de bonne humeur ou qu'il montrait une humeur massacrante. . . Bien, je lui dis: "Tenez-vous bien après les barreaux de la chaise pour ne pas me nuire" en lui recommandant fortement de serrer.

J'appliquai ma pince profondément



L'industrie de bois à Edmundston

Vous le savez certes, le progrès de la ville d'Edmundston et même de tout le Madawaska dépend en grande partie des richesses forestières de notre "petit pays". Il serait donc important de connaître comment notre ville en est arrivée à posséder une industrie de pulpe et de papier des plus modernes.

La Compagnie Murchie mit un terme à sa carrière de bois ici à Edmundston, en vendant ses propriétés à une toute nouvelle compagnie, les Frasers. En 1911, la Compagnie Fraser Limitée, formée de William et de Thomas Matheson, ainsi que de Donald Fraser, Sr. et ses deux fils Archibald et Donald Jr., acheta le moulin des Murchie. De concours, les nouveaux propriétaires poursuivirent la même production. Mais trois ans plus tard, la Compagnie Fraser et Fils décida d'entreprendre la construction d'un nouveau moulin "à lattes".

Après la mort de M. Donald Fraser Sr. vers 1917, la Compagnie Fraser acheta les terrains de M. Frank Rice près de la rivière Madawaska jusqu'à la rue Canada. Ces terrains servirent à la construction du premier moulin à pul-

pe d'Edmundston. En 1918, le moulin pouvait fournir une capacité de 120 tonnes par jour. Et la même année, la compagnie établissait ses offices générales dans notre ville. Cette production de bois de sciage, de bardeaux et de lattes, il faut dire, se continuera jusqu'à 1918.

Comme la Cie Fraser comptait surtout sur la production du papier, en 1925, toutes les compagnies Fraser installées un peu partout décidèrent de se joindre sous le nom de "Fraser Paper Ltd.". La même année, la nouvelle compagnie construisait un moulin à Madawaska, Maine. La première machine à papier y fut installée et une seconde, l'année suivante. On relia donc les deux moulins par des tuyaux qui passèrent le long du pont international. Par ces tuyaux, furent alimentées les machines à papier avec de la pâte préparée au moulin d'Edmundston. Enfin en 1926, on installa une machine "pour fabriquer le carton" à Edmundston.

C'est ainsi que prit naissance la première industrie du papier dans notre cité: ce soutien nécessaire à nos familles. . . Il faut admirer ces

hommes, ceux qui, durant une époque difficile, ont eu assez de courage pour organiser cette belle entreprise. Ils ont tout risqué et ils ont réussi en croyant aux richesses forestières du Madawaska. A ceux-là à qui la prospérité a souri, un fier remerciement.

Momographie — de — Saint-Joseph

Saint-Joseph a été fondée le 19 juillet 1919, à une réunion convoquant des personnes intéressées. M. l'abbé Conway qui présida la réunion fut chargé des travaux de construction. Le terrain pour le site de la nouvelle église, du presbytère, et du cimetière fut donné gratuitement par M. Joseph Toussaint.

On mit le plan en évidence et la construction de la chapelle fut commencée pour être terminée en cette même année, 1919.

La première messe fut célébrée le 20 novembre et à partir de cette date M. l'abbé Conway assisté de son vicaire M. l'abbé Albert Lynch vinrent administrer les sacrements, jusqu'à l'arrivée, en 1924, du premier curé résident dans la paroisse, l'abbé Patrice Violette. Celui-ci y demeura trois ans.

Le Père Violette, tout comme le Père Lynch, se dévoua corps et âme aux visites des camps de bûcherons. Il marchait des journées entières pour aller célébrer la Pénitence, le soir venu, et la Sainte Messe le lendemain.

La première visite officielle de l'évêque eut lieu le 6 juin 1920. Mgr Louis O'Leary, alors évêque de Chatham, vint administrer le sacrement de Confirmation aux enfants.

Le presbytère fut construit quelques temps après la chapelle. Donc durant ce temps le curé devait prendre ses repas et dormir chez une famille de la paroisse. En 1924, comme la chapelle n'était pas assez grande, on décida de construire une église et les travaux de la construction furent achevés la même année, laissant ainsi la chapelle en sacristie. Et le 13 sept. 1925, les cloches de la nouvelle église reçurent la bénédiction de Mgr Dugal, vicaire général.

Historique de Rivière-Verte (Sacré-Coeur)

En 1794, la paroisse actuelle de Rivière-Verte connaissait les premiers jours de son existence. Plusieurs colons venus de "Kennebecasis" pour échapper à la juridiction anglaise, faisaient la demande de terres au gouvernement. C'est ainsi qu'une poignée de braves colons accostèrent à l'embouchure de la Rivière-Verte après un long et rude voyage en canot par le fleuve Saint-Jean.

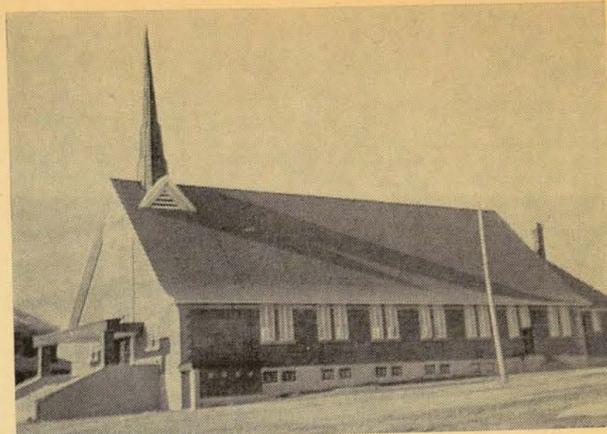
Pour faciliter la tâche quotidienne, on aménagea le service de moulins à scie qui offrirent de nombreux avantages aux colons concernant les bois de construction. Enfin ils purent épargner le travail de moulin leur "buckwheat" à la main en se rendant au moulin à farine. — Ce qui favorisa sûrement l'essor de ce que nous appelons les

"plogues" au Madawaska!

En 1890, Rivière-Verte devint une nouvelle mission de Saint-Basile. Le nom même de cette mission vient d'un indien malécite de la réserve du Petit-Sault, s'appelant Komkoitegouk: rivière à eau verte. En effet, à deux pieds d'épaisseur et plus, l'eau de la rivière située près de cette nouvelle mission est claire et très verte.

La première messe y a été célébrée le 18 oct., 1890, à l'endroit d'une vieille école. "On sortait les pupitres dehors, on alignait les bancs, on ouvrait deux grands panneaux qui séparaient le choeur de la nef. Là étaient un autel et un modeste confessionnal."

En 1910, Mgr Dugal acheta de ses propres deniers du terrain à mille pieds plus bas



L'ÉGLISE ACTUELLE DE RIVIÈRE-VERTE

que l'église actuelle afin de bâtir une chapelle. Il invite les familles à fournir le bois et le 6 nov. de la même année, il y célèbre la première messe. Cette nouvelle chapelle est dédiée au Sacré-Coeur, selon le désir d'une bienfaitrice, Madame Julie Clark

(Fournier) de Saint-David qui a fait un don de cinquante dollars. Cette mission sera desservie par le curé de Saint-Basile jusqu'en 1923.

Le 1er janvier de cette même année, les registres sont ouverts officiellement. Le 11 sept. 1923, Mgr Patrice-Alex-

andre Chiasson, évêque de Chatham, publie le décret de l'érection canonique de Rivière-Verte en paroisse, laissant le Patron choisi en 1910. En 1919, Rivière-Verte devenait paroisse civile; en 1923, paroisse religieuse ou ecclésiastique.

Sir Wilfrid Laurier au Mad.

Après la victoire du parti libéral à Ottawa en 1896, le gouverneur Lord Aberdeen chargea Sir Wilfrid Laurier de constituer un nouveau ministère. Plusieurs ministres des provinces en firent partie: Joly de Lotbinière (Québec), Mowat (Ontario), Fielding (Nouvelle-Ecosse), Blair (N.-Brunswick). Et c'est à cette occasion, que le Madawaska eut l'honneur de recevoir sa visite, "cet orateur à la langue d'argent".

Vous le savez certes, Sir Wilfrid Laurier fut un grand homme d'État, un illustre politicien. Sa bonté surtout et son attachante personnalité s'associaient généreusement à la politique de notre pays. Déjà à vingt ans, il devenait député à Québec et aussitôt, il semblait faire partie intégrante de cette Chambre des Communes où il évoluait à son aise. Et trois ans plus tard, il passait au Parlement d'Ottawa où il devait jouer un tout premier rôle.

Lors de la question des écoles du Manitoba, Laurier s'occupa à résoudre cet épineux problème. Désireux de ne pas user de coercition, "il parvint à faire accepter à la législature provinciale un amendement à la loi de 1890". C'est ainsi que "dans toute école où se trouveront 10 enfants ne parlant pas l'anglais, on leur enseignera l'anglais au moyen de leur langue maternelle, au cours élémentaire. Quoique l'école demeure neutre, l'enseignement de la religion y sera permis après 3h.30 p.m., dans les écoles

de campagne où il y a 10 élèves catholiques et dans les écoles de ville où il y en a 25. Le règlement fut loin de satisfaire tout le monde". Malgré tout, Laurier avait vraiment accompli un travail immense. . . On raconte même que lors de cette bruisante question de l'Ouest, il éclata en sanglots, au cours d'une séance du conseil en constatant l'inutilité de ses efforts pour amener ses collègues à accepter la première clause scolaire, celle-là même qu'il avait fait rédiger et qui donnait aux catholiques et aux canadiens français pleine mesure de justice.

Imbu d'idées généreuses, Sir Wilfrid Laurier "réva toute sa vie la concorde entre les races du Canada et leur collaboration au progrès matériel et moral du pays". Ses qualités d'homme politique le mirent vite en évidence, puis le poussèrent au pinacle. Malgré quelques défaites, il y est demeuré et dans l'arène parlementaire, il devenait la figure vers laquelle se tournaient naturellement tous les regards. Chef du parti libéral pendant 31 ans et premier ministre du Canada pendant 15 ans, Sir Wilfrid Laurier mourut à Ottawa le 17 février 1919, après une attaque de paralysie. Sous son administration, le pays fit un grand progrès vers son autonomie et l'histoire, quoiqu'elle dise, laissera certes assez d'éclat à cet élite politique, pour lui permettre de vivre dans la mémoire de ses compatriotes.

Paroisse de Notre-Dame de Lourdes

Notre-Dame de Lourdes vit le jour de sa fondation en l'année "1904". Son histoire, même avant 1910, est simple, car sa population, composée en grande partie de bûcherons et de cultivateurs, vivait paisiblement dans une concorde mutuelle. . .

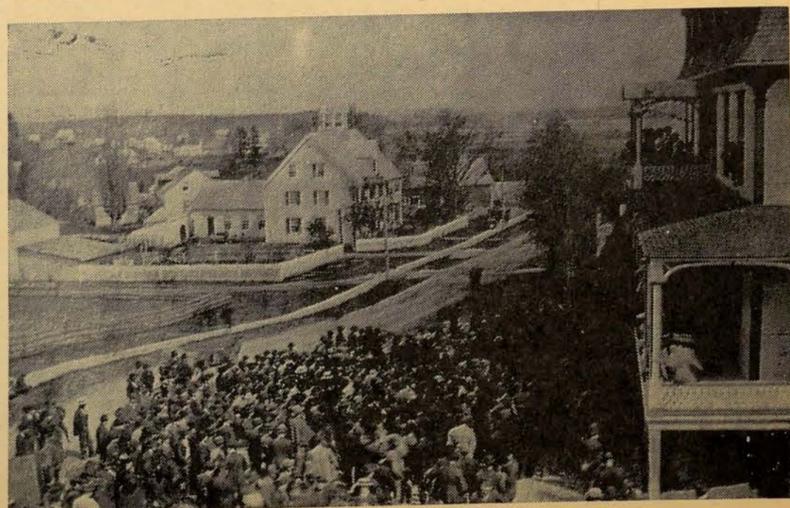
Les querelles durant cette époque! Elles étaient plutôt rares. L'harmonie régnait et tous prenaient plaisir à se réunir au cours de la semaine, pour raconter leurs quelques aventures ou encore mésaventures. Les jeux de famille étaient nombreux et c'était un vrai plaisir d'assister à de telles soirées. Des

histoires, des farces, des pièces même étaient jouées et tous appréciaient ces soirées. Pour dire vrai, ceci débutait d'ordinaire le dimanche après le repas du midi pour se prolonger très tard dans la veille. C'était "le bon temps", quoi. . .

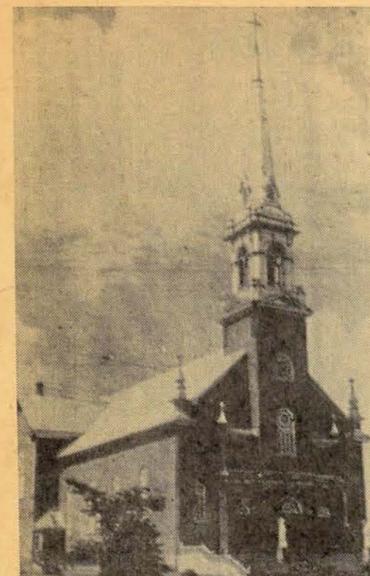
L'église a été construite en 1909 et terminée l'année suivante. Le premier baptême eut lieu en 1914 et fut célébré par le Rév. J. A. Babineau, curé de la paroisse voisine de Ste-Anne. En cette même année, Mgr O'Leary administra la confirmation aux quelques paroissiens de ce village.

Hélas! La paroisse ne possédait pas son propre curé. Alors, la célébration du Saint Sacrifice n'était célébrée que quelques fois durant l'année pendant les grandes fêtes de l'année telles que le Jour de Noël, le Premier de l'An, Pâques et l'Ascension. . .

Les prêtres qui administrèrent le plus souvent les sacrements en cette nouvelle église furent de 1910 à 1914, J. A. Babineau; puis de 1914 à 1920, J. A. Bérubé. Enfin quelques années plus tard, plus précisément en 1943, la paroisse eut son propre curé.



Sir Laurier à l'Hôtel Royal d'Edmundston



Son église . . .

Historicité de Baker-Brook

À une distance d'environ treize milles d'Edmundston, se situe sur les bords de la rivière Saint-Jean, un coquet village appelé Baker-Brook. Sur une élévation qui domine la route vers le Québec, se trouve l'église Saint-Coeur-de-Marie. De l'autre côté de la rivière, c'est la campagne de Sainte-Luce. Enfin en arrière du village, nous trouvons deux centres du nom de Val Lambert et de Val Nadeau, situés le long des petites rivières Reed et Sisson.

Notre curiosité nous incite à remonter aux origines de ce nom. Baker-Brook, il va s'en dire, vient de deux mots: Baker et Brook. "Baker" fut donné à ce village, en l'honneur de son fondateur, le héros du Maine, John Baker; et "Brook", tire ses sources de la vieille rivière Méruimti-cook qui devint par la suite "Brook". . . De John Baker, le véritable fondateur de Baker-Brook venu en 1818, il est écrit: "sa vie fut un combat, une volonté, un idéal; la lutte pour l'implantation du Maine en terre canadienne, a-

lors contestée; la détermination, d'allure farouche de donner au Maine jusqu'au dernier repli d'un terrain convoité et sans autorité réelle. Le traité d'Ashburton de 1842, s'il ne satisfait point, régla effectivement les disputes trop souvent enfantines et visiblement ambitieuses. John Baker, sans devenir Canadien, fut depuis lors, un citoyen non sans valeur ni sans mérite. Sa longue postérité est devenue française et catholique. . ."

De population française et catholique, ce petit village fut érigé en paroisse le 4 août 1928. Il faut dire, le village était dans le passé associé à la paroisse de Saint-Hilaire. La population croissant sans cesse, la construction d'une chapelle devint nécessaire. Et en 1914, une forte délégation rencontra à Saint-Hilaire Mgr Thomas Barry, évêque de Chatham, pour lui soumettre le projet. L'autorisation fut donnée et trois ans plus tard, l'érection de Baker-Brook en mission se réalisa.

Malheureusement, les années qui suivirent furent imprégnées de désastres. Ce fut d'abord en 1922, l'incendie du petit bourg qui prit naissance "au moulin". Malgré cela, les pionniers ne perdirent point courage et sans tarder, ils se mirent à l'oeuvre pour élever de nouveau les fondations de leur village. Ce fut à cette même époque que le premier curé de Baker-Brook fut nommé, l'abbé Wilfrid Lagacé. Mais encore là en 1926, en ce triste jour de la fête de Sainte Anne, un nouvel incendie ravage une grande partie du village. L'église en pleine construction ainsi que l'école deviennent la proie des flammes. . . Quelques mois plus tard, les élèves peuvent heureusement retourner en classe. Et en 1928, la nouvelle église de Baker-Brook est bénie par Dom Arsène, abbé mitré de Bonnetcombe, délégué de Son Excellence. Le 12 août de cette même année, Baker-Brook devenu adulte, recevait son décret d'érection, décret officiel proclamé par Mgr Patrice-Alexandre Chiasson, évêque de Chatham.

Depuis lors, cette petite paroisse se développa très vite, devenant ainsi un milieu où fleurissent les associations paroissiales et où les enfants peuvent jouir d'une bonne instruction. De nos jours, la paroisse comprend environ trois cents familles, formant une population de mille huit cent personnes.

N.B.—Par la suite d'autres paroisses seront fondées, mais nous nous obligeons de les mentionner seulement, parce qu'elles excèdent la date limite de notre travail. Ce seront les paroisses de Notre-Dame des Sept-Douleurs en 1938, Connors en 1950, et Notre-Dame du Sacré-Coeur en 1950.

La première école à Edmundston

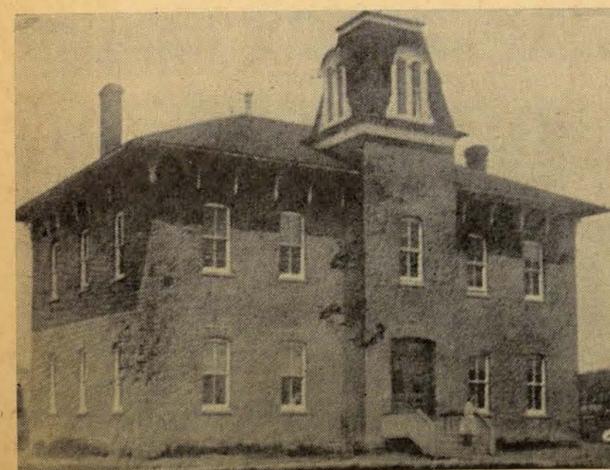
C'est en 1893, que fut érigée pour la première fois une école graduée à Edmundston. Et son site, l'ancien greffe, est aujourd'hui le Couvent des Soeurs de la Sagesse. L'acquisition du terrain en 1905, il faut dire, fut faite par l'abbé Côme Damours, premier curé de notre ville. Quant à la direction, elle fut confiée aux Filles de la Sagesse. Si cette première école fut vite restaurée et relevée, le mérite revient à Mademoiselle Hartt, grâce à l'activité et au dévouement de son comité. Enfin le 4 septembre 1905, les portes de notre première institution s'ouvrirent devant cent dix-sept élèves.

Avec l'arrivée de plusieurs élèves, on se rendit compte de la "petitesse" de notre première école. C'est alors qu'il fallut agrandir. . . et en 1911, une nouvelle aile en brique est élevée. Puis, une autre école publi-

que fut construite. Mais encore là, ces deux institutions ne suffirent point devant le nombre considérable d'élèves, résidant dans notre ville. Un peu partout dans certaines grandes résidences, des chambres furent louées pour donner des notions premières aux plus petits.

Plus tard, on travailla à la construction de deux nouvelles écoles, dont l'une avec département technique au coût de plus de \$125,000. Celle-ci pourra recevoir jusqu'à sept cents étudiants.

Ainsi, on peut certes dire que l'instruction ne fut point complètement délaissée, malgré un développement tellement rapide et une augmentation si soudaine de la population. Et aujourd'hui comme dans le passé, on s'intéresse de plus en plus à la jeunesse et à sa formation. . .



Ecole de 1905 . . .

La "République . . .

(Suite de la page 4)

cratique, conçoivent des armoiries distinctives pour la "République". Elles ne seront enregistrées au bureau des Marques de Commerce à Ottawa que le 5 avril, 1949.

"L'emblème comprend deux rinceaux soutenant un flambeau tenu par deux mains jointes, l'une représentant le parti libéral, l'autre le parti conservateur, unies par une coopération amicale travaillant vers un but commun. Au-dessus, le porc-épic, qui a

donné son nom indien au comté. La base comprend à son centre la fleur-de-lys, symbole de l'élément ethnique majoritaire".

Afin de travailler à l'épanouissement de cette partie de la province, l'Ordre des Chevaliers de "La République" a été fondé, et ils s'appliquent à assurer la survie des traditions nationales et régionales. C'est alors que depuis la mort de l'Hon. J. Gaspard Boucher, le 18 avril 1955, exerçant la fonction de président, ce titre est transféré au maire d'Edmundston, ex-officio. Tel a été l'origine de ce mythe de "La République du Madawaska".

La légende du Loup-Garou

Debout dans l'encadrement de la porte, Frédéric, les mains bien calées au fond de ses poches, sa pipe pendue au coin de la bouche, regarde sans intérêt, là-bas, au pied de la côte, le ruisseau qui roule ses eaux limpides le long du petit chemin qui dessert toute la colonie. Mais, on dirait qu'il veut voir d'autre chose. C'est peut-être sa fatigue du jour qui le rend pensif. Il vient de terminer le défrichement d'un arpent de terre. Il se repose. Il pense. C'est le printemps. C'est le réveil de la nature. C'est le mois de mai qui lui sourit.

Son épouse, Denise, dans la cuisine, lave la vaisselle du repas du soir. Elle voit son jeune mari qui est là, pensif, et qu'une brise printanière, de temps à autre, vient caresser sa chevelure blonde et la rafraîchir. Ils sont nouveaux mariés. Il est fier de sa Denise. Il l'aime bien.

Denise, qui le voit pensif, est prise d'inquiétude et lui demande subitement:

—A quoi penses-tu Frédéric? Je ne te reconnais pas quand je te vois songeur. Tu n'es pas heureux avec moi? Pourtant, tu me dis à chaque jour que tu m'aimes. Dis-moi Frédéric, m'aimes-tu encore?

—Mais oui Denise, tu le sais. Ne t'inquiète pas Denise, je vais t'expliquer. Laisse ta vaisselle et vient près de moi, tu vas comprendre.

Denise met tout de côté et vient se serrer près de lui. Et lentement, il commence:

—Je voulais t'en parler avant, mais j'ai jugé que ce n'était pas important. Mais maintenant que nous sommes mariés, je réalise que c'est important que tu saches mes secrets. Tu partages ma vie et moi la tienne.

Quand j'étais petit, mon père nous effrayait par la visite d'un homme, mais un homme pas comme les autres. Il nous disait qu'environ deux fois par mois, à cette heure-ci cet homme apparaissait là-bas, tu vois dans le tournant. C'est seulement à la "brunante" qu'il s'approchait lentement. On voyait les mouvements de ses bras quand il marchait, mais c'était un homme bizarre quand-même. Il y avait du mystérieux dans sa démarche. Par contre, c'était un gentil garçon. On l'avait rencontré une fois en personne. C'était à l'occasion des noces de Jacqueline, dans une ville des Etats. Il aimait Jacqueline. Du moins, c'est ce que mon père disait. Ce qui motivait sa venue par ici, c'est que le seul oncle que Jacqueline possédait, était mon père. Il se nommait Léopold.

Son regard perçant trahissait son intelligence. Sa bouche disait des mots simples, des mots doux, des mots durs, mais tous de bons mots. On ignorait d'où il venait, où il allait, où il travaillait. C'était un homme sans passé ni histoire.

Alors, cet homme venait lui rendre visite une fois ou deux par mois. C'était une curieuse de visite. On le voyait s'approcher lentement et dès qu'il était assez près pour qu'on puisse l'interpeller, un changement étrange

se produisait. Dans ses yeux éclatait la colère. Un poil gris recouvrait rapidement tout son corps. Ses vêtements tombaient sur la route. Sa tête, peu à peu, prenait la forme de celle d'un gros chien. Sa voix se changeait en hurlement furieux comme s'il détestait ceux qui le regardaient et il s'enfuyait dans la forêt tout près, avec des hurlements de rage. Il était devenu loup.

Tous les gens étaient consternés. Cet événement s'est vite répandu par toute la colonie et les gens venaient souvent chez mon père pour en entendre parler et aussi, avec l'espoir de le voir de leurs yeux. Mais personne ne savait quand il viendrait. Il apparaissait comme ça, tout d'un coup. C'est pourquoi mon père à chaque jour passait des heures dans la porte pour ne pas manquer son spectacle. C'est ce que je fais moi aussi. J'attends.

—Voilà Denise à quoi je pense quand je suis dans la porte. J'ai tellement eu peur dans mon jeune âge que maintenant, je crains encore, mais j'essaie de me persuader qu'un loup-garou, ça n'existe pas. Hélas, je ne l'ai jamais vu. C'est ce qui me bouleverse. Mon père est mort, j'étais encore enfant. Depuis ce temps, le loup-garou n'est jamais revenu. Voilà mon secret Denise. Si tu me vois rêver parfois, tu sauras à quoi je pense. J'essaie de me rentrer dans le crâne qu'un loup-garou, ça n'a jamais existé. Est-ce que tu y crois toi?

Robert CYR
Ass.-chef

Mission de la montagne de la Croix

L'endroit appelé aujourd'hui Montagne de la Croix n'a pas toujours porté ce nom.

En 1900 les premiers colons vinrent s'y établir. Vu que le dessus de la Montagne offrait une grande surface plate, les colons l'appelèrent tout simplement "Montagne Plate".

Il va sans dire que la tâche primordiale des colons était le défrichement. La pêche et la chasse fournissaient une grande partie de la nourriture.

L'année suivante, soit en 1901, 7 nouvelles familles vinrent s'établir à la Montagne.

Le seul moyen d'accès à la colonie est un petit sentier à travers bois qui la relie au village de Rivière-Verte.

Mgr Dugal fut le premier prêtre à avoir la charge des

intérêts spirituels de la petite Mission de la Montagne. La messe était dite, faute de chapelle, dans les maisons privées.

En 1905, 15 familles sont établies à la Montagne Plate. La même année on construit un chemin reliant la colonie au territoire de Ste-Anne afin d'encourager les colons à venir s'établir.

La colonie augmente peu à peu. L'éducation des enfants devient importante et les colons décident alors de se met-

tre à l'oeuvre afin de construire une petite école qui servira aussi de chapelle.

En 1910 la Montagne communique avec la paroisse de Rivière-Verte et avec celle de Ste-Anne par de meilleurs chemins. Les colons se sentent moins isolés par la possibilité de pouvoir se rendre à ces deux paroisses plus aisément et rapidement.

Faute de professeur de catéchisme, Mgr Dugal confie la tâche à une femme de la colonie; une Mme Doucet.

C'est elle qui a soin de préparer les enfants à leur première communion et à leur confirmation.

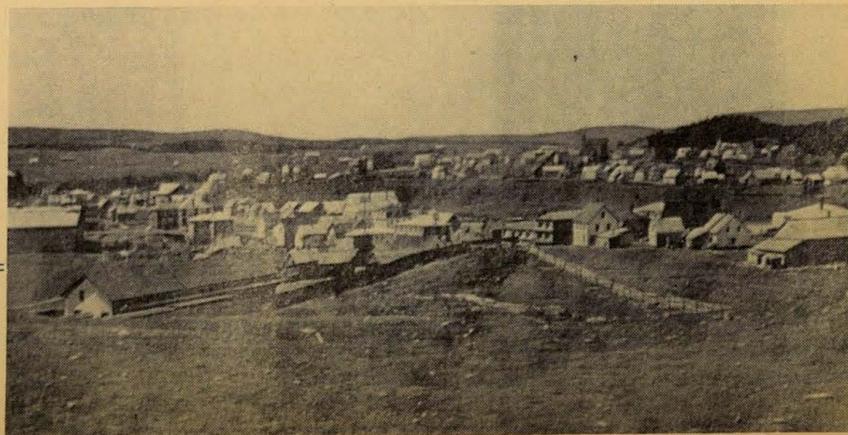
A l'automne 1910 la petite école ouvre pour la première fois ses portes. 28 élèves la fréquentent. L'instruction religieuse revient encore à Mme Doucet qui fait désormais l'enseignement chez elle.

Malheureusement 5 ans plus tard, soit en 1915, à cause du manque d'élèves, l'école ferme ses portes. Ceux qui

veulent apprendre à lire et à écrire devront se faire montrer par des élèves qui ont fréquenté l'école pendant ces 5 ans.

1920: les classes reprennent, mais le problème de trouver des professeurs demeure insoluble.

L'abbé Lynch, nouveau curé de Rivière-Verte, prend la Mission de la Montagne Plate en main en 1923. La colonie bénéficiera maintenant des sacrements tous les mois au lieu de tous les 2 mois.



Edmundston
- en -
1906

TABLE DES MATIERES

No 1 - SPECIAL (1750 - 1825)

— SOUS LE SOLEIL MADOUESKAIEN ...	1
— AVANT LA FONDATION ...	1
— LE CENTENAIRE AU MADAWASKA ... (EDITO)	2
— ORIGINE DU MOT BRAYON ...	2
— LES SAUVAGES DU MADAWASKA ...	3
— LEGENDE MALOBIANNAH ...	3
— VOYAGE DE MGR J.-OCTAVE PLESSIS ...	3
— NOS PREMIERS COLONS ...	4
— ORIGINE DE LA POPULATION ...	4
— LE CONFLIT POUR LA SURVIVANCE ...	5
— HISTORIQUE DE LA PAROISSE DE SAINT-BASILE ...	6
— VIE DES COLONS ...	6
— NOS ANTIQUITES ...	7
— DIVERTISSEMENTS DES GENS DU MADAWASKA D'AU-DELA CENT ANS PASSES ...	8

No 2 - SPECIAL (1825 - 1900)

— L'ACTE DE LA CONFEDERATION - 1867 ...	1
— SIR JOHN A. MacDONALD ...	1
— MIEUX CONNAITRE LE PASSE POUR MIEUX VIVRE L'AVENIR ... (EDITO)	2
— ORIGINE DU NOM LAC-BAKER ...	2
— PAROISSE SAINT-FRANCOIS-XAVIER ...	3
— LES INDUSTRIES AU MADAWASKA ...	3
— LE TRAITE D'ASHBURTON ...	3
— HISTORIQUE DE SAINT-JACQUES ...	4
— FONDATION DE L'HOTEL-DIEU DE SAINT-BASILE ...	4
— ST-LEONARD DE PORT-MAURICE ...	5
— MGR DUGAL ET L'EDUCATION ...	5
— LA FONDATION DE SAINT-HILAIRE ...	5
— PAROISSE IMMACULEE-CONCEPTION D'EDMUNDSTON ...	6
— LE PREMIER CHEMIN DE FER DE LA REGION ...	6
— HISTORIQUE DE STE-ANNE DE MAD ...	6
— LES POEMES D'UN VIEUX ...	7
— VIE FAMILIALE ET SOCIALE VERS 1830 ...	8
— PAROISSE SAINT-FRANCOIS D'ASSISE (CLAIR) ...	8

No 3 - SPECIAL (1900 - 1925)

— JOURNAL "LE MADAWASKA" ...	1
— "SOUVENIRS" (DOCTEUR A. M. SORMANY) ...	1
— UN TRAVAIL ACCOMPLI ... (EDITO)	2
— HISTORIQUE DE LA PAROISSE DE SAINT-ANDRE ...	3
— EPIDEMIE DE GRIPPE ESPAGNOLE ...	3
— HISTORICITE DE "IROQUOIS" ...	3
— LE CHEMIN DE FER TRANSCONTINENTAL ...	4
— PAROISSE SAINT-THOMAS D'AQUIN (LAC-BAKER) ...	4
— LA "REPUBLIQUE DU MADAWASKA" ...	4
— "PREMIERE EXTRACTION DE DENTS" (DR P. C. LAPORTE) ...	5
— L'INDUSTRIE DE BOIS A EDMUNDSTON ...	5
— MONOGRAPHIE DE SAINT-JOSEPH ...	5
— HISTORIQUE DE RIVIERE-VERTE ...	6
— SIR WILFRID LAURIER AU MADAWASKA ...	6
— PAROISSE NOTRE-DAME DE LOURDES ...	6
— LA PREMIERE ECOLE A EDMUNDSTON ...	7
— HISTORICITE DE BAKER-BROOK ...	7
— LA LEGENDE DU LOUP-GAROU ...	8
— MISSION DE LA MONTAGNE DE LA CROIX ...	8